Gonzalès — un des fondateurs
du roman populaire !

[voir le pamphlet de Mirecourt]

LE CHASSEUR D'HOMMES

NOUVEAUTÉS EN VENTE.

L'Amour à la campagne, par Maximilien Perrin, 5 vol. in-8, affiche pochade, net	13	50
Le Chasseur d'Hommes, par Emmanuel Gonzalès, 2 vol. in-8, affiche pochade, net.	9	»»
La Mare d'Auteuil, par Paul de Kock, superbe affiche pochade.	»»	»»
Les Boucaniers, par Paul Duplessis, 3 vol. in-8., superbe affiche pochade, net.	13	50
L'Usurier sentimental, par G. de la Landelle, 3 vol in-8., net.	13	50
La Place Royale, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net	13	50
La Marquise de Norville, par Elie Berthet, 3 vol. in-8., net. .	13	50
Mademoiselle Lucifer, par Xavier de Montépin, 3 v. in-8., net.	13	50
Les Orphelins, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net.	13	50
La Princesse Pallianci, par le baron de Bazancourt, 5 vol. in-8., net.	22	50
Les Folies de Jeunesse, par Maximilien Perrin, 3 v. in-8., net.	13	50
Livia, par Paul de Musset, 3 vol. in-8., net.	13	50
Bébé, ou le **Nain du roi de Pologne**, par Roger de Beauvoir, 3 vol. in-8., net.	13	50
Blanche de Bourgogne, par madame Dupin, auteur de Cynodie, Marguerite, etc., 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
L'Heure du Berger, par Emmanuel Gonzalès, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
La Fille du Gondolier, par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»
Minette, par Henry de Kock, 3 vol. in-8., net.	13	50
Quatorze de Dames par Mme la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net.	13	50
L'Auberge du Soleil d'Or, par Xavier de Montépin, 4 vol. in-8., affiche pochade, net.	18	»»
Les Coureurs d'aventures, par G. de la Landelle, 3 vol. in-8., affiche pochade, net.	13	50
Debora, par Méry, 3 vol. in-8., net.	13	50
Le Maître inconnu, par Paul de Musset, 3 vol. in-8., net. . .	13	50
L'Épée du Commandeur, par X. de Montépin, 3 vol. in-8. net.	13	50
La Nuit des Vengeurs, par le marquis de Foudras, 5 vol. in-8., net.	22	50
La Reine de Saba, par Xavier de Montépin, 3 vol. in-8., affiche pochade, net.	13	50
La Juive au Vatican, par Méry, 3 vol. in-8., net.	13	50
Le Sceptre de roseau, par E. Souvestre, 3 vol. in-8., net. . .	13	50
Jean le Trouveur, par Paul de Musset, 3 vol. in-8., net.. . .	13	50
Les Femmes honnêtes, par Henry de Kock, 3 vol. in-8., net. .	13	50
Les Parents riches, par Mme la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net.	13	50
Cerisette, par Paul de Kock, 6 vol. in-8., affiche pochade, net.. .	30	»»
Diane de Lys, par Alexandre Dumas fils, 3 vol. in-8., net. . . .	13	50
Une Gaillarde, par Paul de Kock, 6 v. in-8., affiche pochade, net.	30	»»
Georges le Montagnard, par le baron de Bazancourt, 5 v. in-8., affiche pochade, net..	22	50
Le Vengeur du Mari, par E. Gonzalès, 3 vol. in-8., net. . .	13	50
Clémence, par madame la comtesse Dash, 3 vol. in-8., net. . .	13	50
Brin d'Amour, par H. de Kock, 3 v. in 8., affiche pochade, net.	13	50
La Belle de nuit par Maximilien Perrin, 2 vol. in-8., affiche pochade, net.	9	»»

Fontainebleau, typographie E. Jacquin.

LE
CHASSEUR
D'HOMMES

PAR

EMMANUEL GONZALÈS

Auteur de : *Le Vengeur du Mari, Esaü-le-Lépreux, les Frères de la Côte et l'Heure du Berger.*

I

PARIS

L. DE POTTER, ÉDITEUR,

38, RUE SAINT-JACQUES.

L'AVEUGLE

CHAPITRE PREMIER.

I

Comment le prieur lyonnais prouva à François Perrier que nul n'est bon peintre dans son pays.

— Bah ! s'écria le peintre, le voyage à Rome est un vieux préjugé dont l'école moderne nous délivrera. Ce licou usé n'est bon qu'à paralyser l'inspiration. La nature est-elle moins riante à Saint-Cloud

qu'à Tibur ? Un phoque échoué sur un glaçon bleuâtre, au pied d'un roc de Norwège, m'intéresse autant que l'Hercule Farnèse. Qu'ai-je besoin d'aller voir le disque rouge du soleil s'évanouir dans la frange de pourpre où l'horizon du ciel et de la mer Tyrrhénienne s'embrassent, comme on voit la muscade disparaître sous le gobelet du saltimbanque ? En fumant mon cigare, accoudé au parapet du Pont-Neuf, j'ai vu cent couchers du soleil que tout juré bourgeois eût insultés de l'épithète d'invraisemblables. A-t-on assez ri du cheval rose que Delacroix a prêté à l'empereur Trajan ? Eh bien, hier soir, j'ai vu un camion traîné par une jument

normande, couleur gelée de groseille, ornée d'une queue d'une entière blancheur et d'une étoile noire au front. Je parie que Delacroix lui-même n'eût pas osé signer cette jument impossible, mais parfaitement authentique.

— Et vous, Paul, demandai-je au philosophe Ferney qui écoutait le peintre Tobias dans l'attitude d'un sphynx blasé sur les paradoxes, — regardez-vous aussi le pèlerinage de Rome comme une tradition surannée, qui a fait son temps ?

— Moi, je suis de l'avis de l'historiographe du *Chat Murr*, répondit avec une sage lenteur Paul Ferney.

— En effet, dit Eugène, je me souviens que dans son conte de l'*Église des Jésuites*, le vieux maître Etienne Birkner dit aux parents du paysagiste Berthold : — Laissez partir votre fils pour l'Italie. Dès à présent, c'est un habile artiste. Il ne manque point ici d'occasions pour étudier d'après les plus admirables originaux dans tous les genres; mais néanmoins il ne peut rester ici. La vie indépendante de l'artiste doit s'ouvrir pour lui dans la joyeuse patrie des arts. Là seulement ses études deviendront vivantes et révèleront sa propre pensée. En se bornant à copier, il ne fait plus de progrès; maintenant il faut à la plante qui pousse plus de soleil pour croî-

tre et pour porter fleurs ou fruits. Votre fils a réellement une âme d'artiste. Soyez donc sans inquiétude sur tout le reste.

— Bravo ! interrompit le peintre avec un sourire ironique. Notre ami parle comme une traduction de M. de la Bédollière. Mais ne savez-vous pas que Théodore Hoffmann était un songe-creux, un maniaque, un fou ou un possédé du diable ? Où a-t-il rêvé qu'on allait à Rome pour chercher une inspiration originale ? L'artiste qui va à Rome n'aspire qu'à imiter et à copier, voilà ce qui est vrai. Regardez les compositions froides, sèches, languissantes et mort-nées des premiers prix de Rome et vous serez con-

vaincus que la joyeuse patrie des arts ne peut engendrer que des copistes, et quels copistes encore !

— Que des copistes ! murmura d'un air chagrin Eugène, mais la vocation, cette conscience de l'artiste a toujours entraîné irrésistiblement vers Rome les grands maîtres de tous les pays, lorsque le prix de Rome n'était pas encore inventé et que ce pèlerinage n'était accompli qu'à l'aide des plus durs sacrifices. Les peintres les plus originaux dont puisse s'enorgueillir la France ont défié des dangers formidables, subi les plus humiliantes misères et vaincu leurs passions tumultueuses pour faire le voyage à Rome.

Je sais à ce sujet une histoire propre à mieux convaincre Tobias que tous nos raisonnements.

— Conte donc ton histoire, très docte auteur de vaudevilles, dit le peintre avec humeur, et pourvu que j'y trouve un bon sujet de tableau pour le prochain salon, je te pardonnerai ton hérésie.

Eugène Fillot haussa les épaules, éteignit son cigare et commença son récit :

François Perrier était le fils d'un riche batteur d'or de Bourgogne. Tout enfant, il jouait et gambadait au milieu des beaux ouvrages d'orfèvrerie ciselés qui étincelaient dans la maison de son père.

Le bénitier d'argent suspendu au dessus de son berceau était surmonté d'un ange aux ailes déployées, dont les yeux d'émail lui souriaient. Le hanap d'or, dans lequel trempaient ses petites lèvres roses, était curieusement orné de petits anges joufflus qui mordaient à pleine bouche dans des grappes de raisins suspendues aux ceps entrelacés. François sonnait ses premières fanfares dans un petit clairon d'argent, et versait sur ses mains noircies l'eau qui avait reposé dans une belle aiguière de même métal, aux flancs arrondis et dont les anses représentaient des syrènes au visage merveilleux et à la queue recourbée.

Enfin, tout ce qui l'entourait dans cet heureux et bien-aimé logis, éveillait en lui des idées et des rêves d'art. Ses premières curiosités, ses observations d'enfant, ses recherches inquiètes de jeune homme annoncèrent une rare intelligence. Il aima de bonne heure la peinture, quoique son père fit tous ses efforts pour l'engager à ne pas déserter son noble métier d'orfèvre et à modeler des figurines solides, au lieu de tacher d'une vaine couleur le bois ou la toile. Mais François résistait au désir de son père, et s'entêtait dans sa vocation en dépit des orages domestiques qui se renouvelaient de plus en plus; le hasard fit qu'à l'époque où il

atteignait sa vingtième année, ses parents furent obligés d'aller à Lyon pour soutenir un procès ruineux.

Là, son père très préoccupé ne pouvait le surveiller comme à l'ordinaire, et le jeune homme redoubla d'ardeur pour la peinture. Il s'engagea à faire un tableau d'église pour la Chartreuse, et quitta sa famille sous prétexte d'aller visiter un de ses oncles qui habitait à quelques lieues de Lyon. Les moines, pour le soustraire à toute recherche, le logèrent dans une cellule du couvent. Le prieur allait chaque jour voir si le travail avançait, et il trouvait toujours le brave enfant à l'œuvre. Lorsque le tableau fut terminé, l'hon-

nête prieur le regarda longtemps avec une attention minutieuse; puis, ne pouvant plus contenir sa joie, il lui remit une bourse gonflée d'écus d'or, et lui dit :

— Le salaire que je vous offre aujourd'hui au nom du couvent, mon cher François, est, à la vérité, minime et conforme à nos faibles ressources ; mais je veux vous donner un bon conseil qui pourra, si vous le suivez, faire resplendir votre nom glorieux et vous rendre plus riche que tous nos gros marchands.

Le cœur du jeune homme palpita de joie.

— Quel est donc ce précieux conseil, mon père? Oh! je vous jure de le suivre.

— J'ai observé dans votre tableau toutes les qualités qui charmeront les yeux des connaisseurs : pourtant il vous reste encore quelque chose à acquérir, et nul maître ne pourra vous enseigner ce quelque chose.

— Comment donc faire? s'écria Perrier avec une douloureuse surprise.

— Ne vous désespérez pas, mon fils, continua le prieur, mais allez à Rome.

— A Rome! répéta François en pas-

sant sa main sur ses yeux comme si le zig-zag flamboyant d'un éclair l'eût trop vivement ébloui, et comme si une pensée aussi confuse qu'une vision traversait et troublait soudainement son esprit.

— Là seulement tu comprendras et tu trouveras, poursuivit le prieur. J'y ai passé quelques années dans ma jeunesse, — et il m'est resté des monuments, des tableaux, des statues et de l'aspect genéral de la vieille capitale du monde un souvenir ineffaçable.

Deux larmes perlaient aux cils blonds du jeune Bourguignon ; — Mon père! s'écria-t-il en baisant la main du vénéra-

ble religieux, vous avez prononcé une parole qui m'ôte le repos. A Rome! oui, à Rome! C'est là mon but, mon désir, mon rêve unique depuis bien longtemps. Mais comment le réaliser ? Mon père est riche et pourrait facilement payer les frais du voyage. D'ailleurs, j'irais volontiers à pied, dussé-je gagner mon pain en route en peignant des enseignes d'hôtellerie; mais mon père est entiché de son métier d'orfèvre, il ne veut pas entendre parler de peinture et il m'a défendu d'aller à Rome.

— Il faut lui obéir, mon enfant, dit doucement le prieur.

— Lui obéir, répéta amèrement Fran-

çois accablé d'un sombre découragement; c'est-à-dire rester obscur, inconnu, tourmenté d'un désir inassouvi, sentir mon esprit paralysé dans son élan, ma main impuissante à exécuter! Oh! misère. Pourtant je sens s'agiter en moi une fiévreuse volonté qui me dit que mon père est cruel et insensé de s'opposer ainsi à mon bonheur, et de ruiner mon avenir.

— Il faut lui obéir, mon enfant.

— Pourquoi donc? répliqua impétueusement le peintre. Croyez-vous que si je désertais son logis opulent pour une vie de privations, Dieu me condamnerait?

Croyez-vous que si, parti contre son gré, je revenais un jour, riche et glorieux, frapper à la porte de mon père, elle ne se rouvrirait pas pour moi? N'ai-je donc pas le droit de me débattre contre les liens honteux dont il veut me garrotter? de me révolter contre ce médiocre et vulgaire métier dans lequel il veut m'emprisonner? Direz-vous donc, vous, digne prieur, qui m'avez éclairé et encouragé, qui avez deviné le trouble de mon âme, que j'ai tort de ne pas tendre le cou au joug comme un agneau timide et lâche? Non, vous n'oseriez pas, et si je veux fuir, vous serez mon complice, n'est-ce pas, car vous condamnez mon père dans votre pensée?

— Il faut lui obéir, mon enfant! répondit l'honnête prieur à l'exalté jeune homme, en lui prenant les mains avec une expression d'intérêt si compatissante que la colère fébrile de François se fondit tout à coup et s'épancha en larmes abondantes.

Ces simples paroles, dites avec tant de calme et de douceur, l'avaient réveillé de son égarement momentané et le touchaient bien plus que des raisonnements emphatiques et prolixes.

— J'obéirai, révérend prieur, dit-il enfin d'une voix étouffée.

— Bien, mon fils, reprit le bon moine.

Dieu ne protège pas ceux que poursuit la malédiction paternelle, et qui sait s'il ne vous récompensera pas de votre honnête obéissance par quelque signe de sa miséricorde. Espérez en lui et tout ira mieux que vous ne pensez. J'ai comme un pressentiment que vous verrez Rome un jour, et peut-être ce jour n'est-il pas éloigné. Tout réussit à celui qui sait vaincre sa passion. Adieu, mon cher enfant, et tenez votre parole.

— Ainsi, ce tableau que je laisse dans votre couvent est une œuvre imparfaite et incomplète, révérend prieur? demanda timidement le jeune Bourguignon.

Le vieux prieur sourit : — Est-ce là ce

qui t'inquiète, mon fils? ce trouble est d'un bon augure et prouve que tu es un véritable artiste. Regarde donc attentivement ton tableau comme tu regarderais celui d'un étranger. Certes, le saint Bruno est admirablement réussi et il ressemble à quelqu'un de notre connaissance que tu as singulièrement flatté; mais enfin cette pose de pénitent, cette résignation humble et sincère, cette joie de l'espérance dans la bonté divine, tu as pu en rencontrer les traits épars dans notre Chartreuse. Pour la Vierge, mon cher fils, la trouves-tu réellement rayonnante de la lumière divine? N'est-ce pas là une beauté terrestre qu'on habillerait volontiers de velours et

de soie, sur les cheveux de laquelle on cherche une guirlande de roses ou de perles, et qui semble disposée à monter sur son balcon pour écouter les fredons des guitares que les donneurs de sérénades accordent dans la rue? Ah! n'as-tu donc pas vu la Vierge de Raphaël dans la galerie de Dresde! Comme son regard annonce la puissance suprême de la mère de Dieu! Comme ses yeux, merveilleux diamants enchâssés dans une ombre profonde, font sourdre dans la poitrine de celui qui la regarde une soif vague de l'éternité! Il semble que de ses chastes lèvres entr'ouvertes s'exhale un souffle mélodieux qui embaume et guérit les

plaies du cœur. Involontairement on se sent poussé à s'agenouiller devant elle. Oh! celle-là est bien réellement la reine du ciel et non une jolie danseuse de sarabandes.

En parlant ainsi, le bon prieur, entraîné lui-même par l'enthousiasme, ne s'apercevait pas que François Perrier l'écoutait absorbé dans une extase inouïe.

— Oh! dit enfin le jeune homme, j'ai bien envie de crever cette méchante toile. Je suis honteux d'avoir manqué de foi et de dévotion en créant cette Vierge qui n'a rien de divin; mes yeux se dessillent et je vois que toutes les parties de mes per-

sonnages sont bien liées extérieurement comme proportions, mais qu'il leur manque cette harmonie intérieure qui seule peut leur donner une âme!

— Va, mon enfant, répliqua le prieur, et sois ferme dans ta résolution. Tu comprends déjà ce qui te manque pour devenir un peintre excellent. C'est un grand pas de fait; mais n'oublie pas surtout que le fils doit obéir à son père.

François Perrier s'abandonna aux plus douloureuses réflexions après avoir quitté la Chartreuse et résolut de faire une dernière tentative auprès de son père avant de renoncer pour jamais au voyage à Rome.

Mais lorsqu'il arriva à la nuit devant la porte de la maison où le digne batteur d'or était logé à Lyon, il se sentit assaillir d'une sourde inquiétude.

La rue était noire, déserte, boueuse. Le vent faisait claquer les enseignes d'étain et trembler les auvents. Pas une lueur ne filtrait à travers les fentes des portes, ou n'illuminait les fenêtres. Dans un coin gîsait sur un tas de paille un chien moribond qui essayait de se soulever et qui n'avait plus la force d'aboyer. Le cœur serré, François fit résonner le heurtoir, d'abord à petits coups, puis à grands tours de bras quand le silence seul lui eût répondu. Le chien gémissait toujours. Enfin une vieille

voisine, éveillée par le tapage, mit le nez à la fenêtre et menaça du guet le faiseur de sabbat.

— Il n'y a que les voleurs qui veillent à cette heure-ci, ajouta-t-elle. Et si vous venez pour piller cette maison, méchant garnement, vous vous userez les pouces aux murs, car meubles et gens, tout est parti.

— Allons, calmez-vous, ma bonne dame, repartit François d'une voix altérée et le cœur comprimé par l'angoisse, je ne suis ni un tire-laine ni un coupe-bourses, mais bien un honnête garçon, le fils de maître Perrier, le batteur d'or, qui logeait céans.

La vieille poussa un grand cri qui retentit dans la poitrine de François et fit tressaillir tous ses membres; ses jambes s'affaissèrent sous lui.

— Pauvre garçon, le fils de maître Perrier! est-il possible! mais vous ne savez donc pas le malheur?

— Quel malheur? êtes-vous folle, parlez donc vîte! parlez! s'écria le jeune homme stupéfait.

Le petit chien parvint à pousser un gémissement plaintif, tandis que la vieille voisine criait à François : — Attendez! je vais vous chercher une lettre que maître Perrier a laissée pour vous.

— Mon Dieu! dit François en s'approchant du tas de paille, mais c'est Garguille, le petit chien favori de ma mère.

— Oui, reprit la voisine en sortant de son logis une lampe de fer à la main, la pauvre bête est revenue mourir à la porte de sa maîtresse. Ces animaux-là, c'est si attaché aux gens! c'est plus sensible que bien des chrétiens!

— Que voulez-vous dire, bonne femme? bégaya François ému d'une incompréhensible frayeur et le visage blême comme la mort.

— Lisez, mon voisin, dit la vieille en se reculant un peu effrayée après lui avoir

tendu la lettre de son père, — car pour moi je n'aurais jamais le cœur de vous conter une si triste histoire. Pourtant je l'ai vu mourir, la pauvre chère âme!

— Qui donc avez-vous vu mourir, sempiternelle bavarde? s'écria François d'une voix tonnante et en s'avançant vers elle avec une sorte d'égarement.

— Lisez! lisez! répéta la vieille en se reculant toujours. François saisit le papier et lut ces mots :

« Ingrat enfant, j'ai perdu mon procès et ta mère en est morte de chagrin, morte sans te voir, morte en t'appelant et en priant Dieu pour l'absent. Les deux tiers

de ma fortune si laborieusement amassée, sont anéantis. Je compte sur toi pour m'aider à réparer cette perte terrible. Rejoins-moi bientôt à Mâcon.

» Ton père qui te pardonne. »

La lettre s'échappa des mains tremblantes du malheureux fils, et il tomba contre le mur, foudroyé par cet effroyable événement. Le chien gémit sourdement, et reconnaissant le fils de sa maîtresse, il se mit à lécher ses mains raides et glacées.

CHAPITRE DEUXIÈME.

II

D'un holocauste presqu'aussi difficile à accomplir que le sacrifice d'Abraham.

Deux jours après, le pauvre François entrait à Mâcon, et s'arrêtait en frissonnant devant la boutique de son père, qui, debout sur le seuil, les yeux rouges, les joues creuses, le teint blafard comme une lune

mouillée par les nuages d'automne, l'avait regardé venir sans prononcer une parole.

Que pouvaient se dire ces deux hommes, éprouvés par une de ces douleurs corrosives pour lesquelles il n'est point d'autre baume que les larmes? Par un effort surhumain, ils se cachèrent l'un à l'autre leurs pleurs, ils craignirent de profaner leur souffrance par de banales consolations, ils redoutèrent réciproquement d'entendre le son de leurs voix auxquelles ne pouvait plus répondre la voix aimée. Ils s'embrassèrent et gardèrent un morne silence, évitant même de se regarder. Telle fut la première entrevue du père et du fils.

Le lendemain dès l'aube, — car il n'avait point dormi, — François descendait de sa chambre d'un pas aussi lourd qu'un vieux menacé de paralysie, lorsqu'il rencontra son père sur l'escalier.

— Où vas-tu, mon garçon? demanda le batteur d'or.

— A l'atelier, mon père, car je suis venu à Mâcon pour vous aider à la besogne et vous prouver que je ne suis pas un fainéant, bon seulement à manger le bien que vous gagnez de vos mains.

— Tu es un brave fils, François, reprit maître Perrier, mais ta bonne volonté me suffit. Ne descends pas à l'atelier; c'est

inutile, puisque je veux t'envoyer à Rome pour y oublier ton chagrin, si c'est possible.

— A Rome! répéta le peintre en s'effaçant le long du mur pour laisser passer son père, car celui-ci montait sans s'arrêter au grenier blanchi à la chaux qui servait à la fois de chambre et d'atelier de peinture à son fils. Que signifie cette cruelle plaisanterie ?

— Viens çà, dit le batteur d'or en entrant dans le grenier, et en jetant un regard attristé, mais calme, sur les toiles appendues grossièrement aux murs à l'aide de clous, sur les palettes, les vessies

de couleurs ou les boîtes d'essences qui encombraient les bahuts de chêne noirci, puis sur un lourd chevalet qui supportait un grand tableau.

Cette toile inachevée représentait Marthe et Madeleine lavant les pieds de Notre Seigneur Jésus-Christ. Marthe seule était terminée et offrait une ressemblance merveilleuse et touchante avec dame Etiennette, la mère de François.

Maître Perrier détourna vivement les yeux de cette chère image et saisit le bras de son fils.

— Je ne plaisante pas, garçon, lui dit-il, le prieur m'a éclairé à temps. Tu ne

dois pas végéter au fond d'une boutique comme un misérable orfèvre. Tu peux devenir un peintre célèbre ainsi que le flamand Rubens, mais il faut que tu voies l'Italie.

Un instant François éprouva une sorte de vertige et d'éblouissement, il ferma les yeux, et il crut planer comme un aigle dans un ciel d'azur infini et découvrir toute la péninsule qui se déroulait avec des replis de serpent sous son vol insensé. Les temples païens, les basiliques chrétiennes; les villes mortes ou ensevelies dans les entrailles de la terre surgissaient à ses yeux avec leurs cortéges de statues innombrables, avec leurs bas-

reliefs et leurs fresques doués d'une vie surnaturelle, avec leurs galeries de tableaux signés des premiers maîtres.

Mais le frisson passa plus rapide que l'éclair sur la face de l'artiste et il revint aussitôt à lui.

— A quoi pensez-vous, mon père? s'écria-t-il amèrement. Etes-vous donc déja las de me voir dans votre maison? Avez-vous hâte de m'en chasser comme un maudit et de m'exiler au loin?

— François! répondit le vieillard ému, tu sais bien que désormais ma joie est en toi et que ta dernière absence m'avait mis la mort dans l'âme!

— Eh bien! alors, pourquoi parler de m'envoyer en Italie! reprit le peintre d'une voix altérée.

— Parce que ton avenir est là-bas, parce qu'ici tu ne feras qu'une chétive besogne; parce que le digne prieur a vu plus clair que moi dans ton esprit, et que te garder à la maison, c'est perdre ta gloire future.

— Le prieur a eu tort de vous mettre en tête ces billevesées, interrompit François, d'un air soucieux. Il se trompe. Je puis devenir un bon ouvrier et je ne ferai jamais qu'un méchant peintre de village. Mais d'ailleurs, ajouta-t-il avec une

sorte d'emportement et comme s'il voulait s'étourdir lui-même, — qui donc travaillerait pour vous, si je vous quittais? Brisé par le chagrin, seul, abandonné, pouvez-vous à votre âge recommencer votre fortune? Ne seriez-vous pas trompé par des mercenaires? Je suis jeune, robuste, adroit. C'est mon devoir d'aider votre vieillesse. Et que dirait ma mère dans le ciel, si elle me voyait vous délaisser, car elle a ses yeux ouverts sur moi, j'en suis sûr? Et avec qui donc causeriez-vous de la chère morte, les soirs d'hiver sous le manteau de la cheminée, les soirs d'été sous la tonnelle de vigne et de chèvrefeuille? Oh! non, mon père,

vous n'avez pas songé à tout cela. Souffrirai-je donc que vous rougissiez devant ces gros marchands, vos compères, parce que vous avez perdu un procès. Je veux que vous deveniez riche. Vous comptiez sur moi avant ce jour de malheur, tout en me gourmandant d'être mal appliqué au travail. Eh bien! vous verrez que j'ai su profiter de vos leçons et que j'ai chassé comme une vaine fumée ces visions de gloire auxquelles se complaisait mon orgueil.

Le batteur d'or tremblait de joie en entendant ces généreuses paroles. — Oh! mon chèr enfant, balbutia-t-il, pourquoi t'humilier ainsi? Je sais ce que tu vaux

et j'ai foi dans ce que m'a écrit le prieur. Pourquoi donc sacrifier ta force, ta jeunesse, toute ta vie à un vieillard faible et débile?

— Mais il ne s'agit point de sacrifice, repartit brusquement François. Vous m'avez aimé, vous m'avez élevé à travailler comme vous, vous avez espéré en moi. J'acquitte cette dette d'affection, de labeur et d'espérance, voilà tout. Et comment me séparerai-je sans regret et sans déchirement de cette maison où l'âme de ma mère me semble encore errer, visible à mes yeux seuls, où je crois la retrouver en voyant à la même place son rouet et sa quenouille, ses aiguilles, son livre

d'heures, où je puis baiser le chapelet qui a touché son cou et que ses mains ont serré jusqu'au dernier souffle? Oh! ma vie est renfermée dans ces vieux murs, car l'ange de mon bénitier d'enfant m'y sourit toujours et je crois qu'il n'est pas ici un meuble qui ne me connaisse et qui ne m'aime.

Maître Perrier pleurait d'attendrissement.

— Dis-tu vrai, François? renonces-tu réellement sans regret et sans arrière-pensée à la peinture? demanda-t-il enfin en fixant sur lui un regard pénétrant.

— J'y renonce! répondit l'artiste avec fermeté.

— Tu ne crois plus à ton talent, n'est-ce pas? et le voyage à Rome ne te paraît plus qu'une chimérique et inutile folie?

— Oui, mon père, dit encore François avec effort.

Le batteur d'or s'avança vers le grand tableau et le contemplant avec une naïve admiration, il étouffa un soupir et murmura :

— C'est dommage, je ne suis pas un grand connaisseur, mais j'aurais juré que cette toile annonçait un talent de maître.

Le jeune homme ne sourcilla pas.

— Mais garder toutes ces ébauches,

poursuivit le père, ce serait s'exposer à la tentation de succomber au péché de peinture. Mieux vaut en faire bravement un holocauste.

François tressaillit, et le vieillard surprit cet imperceptible tressaillement; mais il feignit de ne pas s'en apercevoir.

— Que dirais-tu, mon fils, si je brûlais ce tableau auquel tu as sans doute longtemps travaillé?...

— Trois mois seulement, répondit le jeune peintre d'un ton froid; brûlez-le et je n'en regretterai pas un coup de pinceau.

— Oh! tu me trompes ou peut-être t'abuses-tu toi-même. Ton cœur doit s'émouvoir pour cette œuvre de ton inspiration. Ne sais-je pas quelle douleur ferait saigner mon cœur si je voyais briser ces belles lampes, ces vases précieux, ces aiguières au col élancé, ces coupes, ces trépieds, ces manches de poignards, ces croix d'église si curieusement ouvragées qui sont l'ornement de ma boutique?

— Brûlez ce tableau, vous dis-je, répliqua opiniâtrement François.

— Ne mens pas à ton père! ne me trompe pas! tu as envie d'aller à Rome? tu iras! qu'un seul mot franc et sincère sorte de la

bouche! ne t'entête pas à vouloir ton malheur!

— Brûlez donc ce tableau! s'écria le peintre agité d'une impatience convulsive, comme s'il avait hâte d'en finir avec un supplice qu'il sentait au-dessus de ses forces.

— Tu le veux? dit lentement le vieillard.

Et prenant une chandelle de résine qui se mourait dans une torchère en cuivre accrochée au mur, il en aviva la flamme en la secouant; puis il l'approcha du tableau dont les détails éclairés par cette lueur vive et soudaine parurent empreints d'un relief plus énergique et plus puissant.

A cet aspect des larmes jaillirent des yeux du jeune homme et un sanglot étouffé lui échappa.

— Tu t'es trahi, garçon, dit joyeusement maître Perrier. Ton cœur d'artiste a parlé. Le nieras-tu encore?

Et il replaça le flambeau dans la torchère. François garda tout d'abord un douloureux silence; mais bientôt honteux de n'avoir pas su réprimer son émotion, il se redressa fièrement et voulant s'abuser lui-même, se fermer toute arrière-pensée, rouvrir violemment sa plaie, il saisit la torche et la mit dans la main du batteur d'or, en disant avec un éclat de rire forcé :

— Vos doigts sont-ils trop débiles, mon père, pour tenir ce flambeau pendant deux minutes et mettre le feu à ce méchant barbouillage?

Maître Perrier vaincu par cette résistance et en éprouvant au fond du cœur une secrète joie, car il allait conquérir son fils par cette rupture suprême du peintre avec son art, appliqua la chandelle de résine à la toile condamnée, sans regarder ni le tableau ni François.

Ce dernier tenait les yeux obstinément baissés; ses dents serrées s'entrechoquaient et mordaient ses lèvres jusqu'au sang. Il se tordait les mains avec une rage sourde.

Mais quand la toile couverte de couleur commença à pétiller sous la flamme, son visage se contracta affreusement, le vertige traversa son cerveau, ses yeux injectés de sang se fixèrent sur maître Perrier avec une expression farouche.

Par un mouvement involontaire et désespéré, il s'élança d'un bond vers le vieux batteur d'or, il lui arracha la torche des mains avec violence et le repoussa rudement loin du tableau en s'écriant, les lèvres tremblantes : — Ne touchez pas à cette toile, mon père! ce serait une chose impie!

Puis, renversant la torche avec un geste d'horreur, car il l'avait presque le-

vée sur le vieillard d'un air de menace, il l'éteignit sous son pied, et resta ensuite immobile, muet, comme égaré, frémissant de confusion et de honte devant son père irrité.

— Mauvais enfant, dit enfin celui-ci lorsque la première impression de stupeur fut passée, tu vois bien que tu avais trop présumé de ta force et de ta volonté.

François s'agenouilla: — pardonnez-moi un moment de folie, au nom de mon affection pour vous, au nom de Jésus dont l'image est retracée dans ce tableau! si j'ai saisi votre bras, mon père, c'est que j'ai voulu vous demander grâce pour le portrait de ma mère! il m'a semblé voir

s'agiter ses lèvres immobiles et ses mains se joindre sur la toile inanimée pour nous supplier!

— C'est peut-être un avertissement du ciel! reprit maître Pertier après un moment de réflexion.

— Non! c'est un piége et une embûche de Satan! dit François, puisque cette hallucination infernale m'a entraîné à menacer mon père, m'a inspiré un mouvement de haine et de rage fébrile contre lui, m'a fait oublier ma résolution comme si j'étais un enfant capricieux et léger; mon tableau sera brûlé ce soir, mais c'est moi qui le brûlerai avec toutes les ébauches qui encombrent ma cham-

bre. Je ne conserverai que cette figure dans laquelle j'ai reproduit avec amour les traits de ma mère. Descendons à l'atelier, mon père, car les ouvriers doivent être déjà à la besogne.

Maître Perrier et son fils quittèrent aussitôt la chambre blanchie à la chaux, mais ils n'étaient pas depuis une demi-heure à l'atelier, que les passants se groupaient dans la rue devant le logis du batteur d'or en poussant de grands cris d'alarme.

Une fumée noire et suffocante, étoilée de flammèches rouges et dardant çà et là des langues de feu onduleuses enveloppait les combles de la maison et menaçait de l'engloutir tout entière.

Le feu avait pris dans la chambre de François. Quelques étincelles de résine enflammée avaient brûlé sur le plancher et voltigé au hasard ; puis trouvant un aliment dans les vessies de couleur et les boîtes d'essence, elles avaient couru comme des serpents le long des boiseries, des murs et des solives. Les toiles d'ébauches s'étaient tordues en sifflant et avaient augmenté l'activité dévorante du feu. Les bahuts de chêne s'étaient fendus en éclats. La chambre était devenue un brasier.

Lorsque le batteur d'or et ses ouvriers s'apercevant du danger se mirent à l'œuvre pour le combattre, il n'était plus temps. Les efforts héroïques de François

échouèrent à la peine. Tout ce que l'on put faire, ce fut d'isoler le foyer de l'incendie des maisons voisines.

Une foule empressée, mais désagréablement mêlée de filous et de batteurs d'estrades, s'était précipitée dans la maison de Perrier sous prétexte de lui venir en aide et de mettre en sûreté les riches joyaux de son art. Malheureusement ces objets précieux furent conservés et cachés en lieu si secret que le pauvre orfèvre ne put jamais les retrouver.

Sa ruine complète fut ainsi consommée. Il se trouva trop heureux que maître Abraham, son envieux voisin, lui offrit de le prendre à gages pour montrer à

ses fils les secrets du beau métier auquel il devait un si grand renom dans toute la Bourgogne.

— Tu vois bien, François, dit alors le pauvre père au jeune peintre, que le prieur avait su deviner le doigt de Dieu dans ta destinée. Va donc à Rome! là, seulement, tu pourras travailler utilement, de façon à me dégager de ce pénible servage auquel je me suis résigné chez mon ancien ennemi Abraham.

— Je ne résisterai plus à votre volonté, mon père, car elle me paraît sacrée.

— Eh bien, s'il en est ainsi, dit le brave homme en glissant timidement dans la main de son fils une pièce d'or,

— prends donc mon dernier écu dont je n'ai que faire puisque maître Abraham s'est chargé de me nourrir.

Et voyant l'hésitation douloureuse empreinte sur la figure de François :

— Avec cet argent, ajouta-t-il, tâche d'arriver à la forteresse de P***, dont ton oncle est gouverneur. C'est un vieillard maussade, bourru et quinteux. Il a maudit et renié sa sœur pour s'être mésailliée en m'épousant, mais peut-être aura-t-il pitié de ta jeunesse et sera-t-il flatté de ta bonne mine. Quoiqu'il fasse ou qu'il dise, tu es son neveu devant Dieu et devant les hommes. Peut-être consentira-t-il à t'équiper! peut-être tiendra-t-il à

honneur que le fils de sa sœur poursuive son voyage à Rome comme un gentil cavalier et non comme un misérable vagabond.

En finissant ces recommandations le batteur d'or ne put retenir ses larmes et la voix de maître Abraham qui l'appelait au travail put seule le séparer de son fils qu'il tenait étroitement embrassé.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

CHAPITRE TROISIÈME.

III

François s'instruit, en voyageant, dans une nouvelle manière de chasser.

Le voyage à pied ne fut pas malsain pour notre jeune peintre. Il marchait bravement au cœur de l'air. Il s'enivrait à respirer la saine odeur des champs et des forêts. Là, il voyait à travers les ri-

deaux d'alisiers et de trembles tourbillonner la fumée des énormes brasiers allumés par les charbonniers ; ici, il s'égarait dans les sentiers de mousse où il n'entendait que les martellements cadencés du pivert, l'allègre chanson de la bergeronnette ou le susurrement plaintif de l'eau parmi les glaïeuls.

Plus loin, le tic-tac d'un moulin le ramenait dans la bonne voie, et il regardait bouillonner l'écluse où, par une nuit de brouillard, il eût couru grand risque de se noyer. Souvent il suivait le chemin de hallage de la Saône, et il écoutait avec joie les cris perçants des mariniers entraînant, à grand renfort de chevaux,

dans les eaux basses, de pesants bachots encombrés de futailles.

Il parvint ainsi aux environs de la ville forte de P***.

— Jolie petite ville, Dieu soit loué! s'écria François; quelle plaisante figure elle fait au milieu des zig-zag de murailles, de bastions, de tourelles et de créneaux dont elle est festonnée! Ce haut clocher, pointu comme un fer de lance, la rend semblable à un nid de cigognes au-dessus duquel se profile dans l'air le long bec de la mère. Heureuse ressemblance! car le toit où se colle le nid d'une cigogne abrite toujours, selon

le vieux proverbe, un logis heureux et paisible.

Ce disant, il jeta à terre son gourdin noueux, qui eût mérité le nom de massue chez les Algonquins, et se coucha sans façon à côté de ce digne compagnon de voyage.

Le jour finissait; le soleil dont l'ardeur avait mis à l'épreuve l'énergie du jeune piéton ne lançait plus que des rayons obliques par dessus les toits de la ville forte. Sur le canal glissaient silencieusement les barques des paysans qui, le matin, avaient apporté les fruits et les légumes au marché. L'accoutrement un

peu singulier de François attirait l'attention de ces derniers et des passants, mais il paraissait peu s'en soucier. Ses yeux bleus s'égaraient insouciamment çà et là comme ceux d'un dogue au repos. D'ailleurs, si son justaucorps brun était râpé et blanchi aux coutures, il était gracieusement coupé et brodé aux parements. Si ses haut-de-chausses bouffants avaient été taillés dans une modeste pièce de coutil gris, un collet de chemise blanc comme neige et de toile fine était rabattu sur ses larges épaules; si ses bas bleus et ses souliers à lourdes semelles dénonçaient le campagnard, son chapeau de feutre clair et à larges bords retrous-

sés, auquel flottait fièrement une aîle d'aigle, accusait l'artiste, l'étudiant ou le chasseur.

A une large courroie, qui passait par dessus son épaule droite et sur laquelle il avait peint toutes sortes de grotesques figures, ballottait un flacon clissé et un sac de voyage renfermant son attirail de peintre. Enfin, l'écharpe orange, qui serrait son justaucorps, soutenait un large couteau de chasse à manche de corne de cerf. Or, il était aisé à ceux qui remarquaient la taille souple et svelte du voyageur, ses épaules carrées, son cou nerveux ombragé de cheveux blonds et bouclés, de deviner qu'il était homme à

se servir bravement de son gourdin et de son couteau de chasse contre tout ennemi.

Cependant, François jeta son chapeau à côté de lui, vida en quelques rasades son flacon, mangea un morceau de pain blanc tiré de son sac et se recoucha sur l'herbe avec la béatitude paresseuse de l'homme qui a enfin atteint son but. Il se mit à rêver à la réception que lui réservait cet oncle terrible qu'il ne connaissait que par tradition, et, il faut l'avouer, la tradition n'était pas rassurante. Mais en ce monde, François Perrier ne craignait que Dieu.

En ce moment ses regards erraient

sur une colline qui s'élevait en face de lui, couverte de bouquets de bois. Tout à coup il vit déboucher d'un de ces taillis un homme de haute stature, d'un embonpoint inquiétant, étranglé dans un surtout gris à basques raides, chaussé de bottes de cheval en cuir non corroyé, et coiffé d'une lourde toque de velours violet à laquelle pendillait un gland d'or.

Ce respectable personnage était précédé, entouré et suivi d'une meute de gros chiens aboyant, hurlant, sautant et se culbutant les uns les autres avec une ardeur féroce et presque convulsive.

Aussi, à peine les gens qui chemi-

naient sur la grande route l'eurent-ils aperçu, qu'une étrange agitation se révéla parmi eux. Ceux qui se dirigeaient vers la ville pressèrent le pas au point d'avoir l'air de courir comme s'ils fuyaient un danger imminent. Les autres s'éparpillèrent comme un troupeau de daims surpris par un coup de fusil, et gagnèrent les chemins de traverse du pas d'un criminel qui se sauverait de la potence.

François se mit à rire de tout son cœur en regardant cette déroute, mais il ne tarda pas à en comprendre parfaitement la cause.

Le chasseur à la toque violette n'avait

pas encore atteint la grande route que ses chiens éclatèrent en abois furieux comme s'ils traquaient un sanglier dans sa bauge, se dispersèrent et sautèrent sur les passants en bêtes bien dressées à assaillir des créatures humaines. L'un faisait rouler des enfants sur le sable avec ses pattes maladroites; l'autre enfonçait ses crocs dans le mollet d'un portefaix courbé sous un lourd fardeau et le renversait effrayé, saignant et se débattant comme une tortue dans sa carapace; un troisième s'élançait aux flancs du cheval d'un bourgeois et le mordait à le faire cabrer et courir au grand galop jusqu'au bord du canal, tandis que le

cavalier, suspendu au pommeau de la selle, invoquait lamentablement Dieu et les saints.

Tout stupéfait de cette scène à la fois grotesque et cruelle, le fils du batteur d'or se frottait les yeux comme s'il se réveillait d'un songe bizarre et inexplicable. Il se tourna vers le maître de ces chiens féroces pour voir s'il ne les rappellerait pas; mais ce chasseur de nouvelle espèce riait à se tenir les côtes et paraissait éprouver une jouissance suprême, voisine de l'extase, à entendre les cris de détresse et à voir la fuite éperdue de tous ces pauvres gens.

François commença donc à croire que

cet homme était un hobereau maniaque dont la famille avait oublié de réclamer l'interdiction, — et qui venait d'improviser ce passe-temps brutal et puéril; mais quelle ne fut pas son indignation en le voyant montrer du doigt à ses chiens deux dames voilées et enveloppées de mantilles noires, qui côtoyaient le bord du canal, suivies à distance par un jeune page vêtu de deuil.

Les malheureuses femmes qui tout d'abord avaient voulu fuir, s'étaient bientôt arrêtées tremblantes, essoufflées et se sentant défaillir; d'ailleurs en quelques bonds les chiens les avaient atteintes et formaient autour d'elles un cercle

menaçant d'yeux irrités et de crocs avides.

La plus âgée jeta un regard effaré derrière elle; mais le canal, avec son eau calme comme un miroir où se reflétaient les trembles, lui barrait le passage. Alors elle cria aux bateliers qui ramaient vigoureusement afin de gagner l'autre bord : — Pour l'amour de Dieu, bonnes gens, venez-nous en aide! passez-nous du côté opposé.

Mais quelque déchirante que fût la voix de la pauvre dame, les bateliers semblaient sourds, — et s'ils n'étaient pas aveugles, leurs regards, du moins,

évitaient soigneusement de se tourner vers la cruelle chasse, car ils ne virent ni les gestes désespérés de celle qui les implorait, ni ses mains suppliantes tendues vers eux.

— Les lâches! murmura le jeune Bourguignon. Ont-ils donc peur de ces maudites bêtes! comme s'ils ne pouvaient pas leur casser les reins à bons coups de rames! mais peut-être aussi la pauvre dame a-t-elle eu tort de les supplier pour l'amour de Dieu! cette promesse les fait nager comme des dorades! si elle leur avait montré une bourse garnie de florins, sans doute ils y auraient vu plus clair!

Cependant la compagne de la dame, que sa taille svelte et élancée faisait reconnaître pour une jeune fille, s'était jetée au devant de la suppliante, en s'écriant : — Ma mère ! ma pauvre mère ! comme si elle eût espéré pouvoir la défendre ou lui servir de bouclier, et par un geste de dévouement irréfléchi et involontaire, elle essaya d'écarter les chiens furieux en agitant devant eux les plis de son voile.

Mais les damnées bêtes de plus en plus irritées sautèrent sur le voile malencontreux et le déchirèrent à belles dents ainsi que la mantille.

François resta ébloui en apercevant le

visage de la jeune fille. Jamais plus radieuse vision n'avait glissé devant ses yeux. En effet, un peintre devait remercier Dieu d'avoir créé une fille d'Eve si charmante. Les cheveux noirs de cette enfant de seize ans, réunis eu tresses brillantes au sommet de sa tête, couronnaient çomme le plus reluisant diadême son front blanc aussi étroit que celui de la Vénus antique. Ses grands yeux dilatés par l'effroi ressemblaient à deux émeraudes vivantes et animaient singulièrement sa figure séraphique, au teint d'une blancheur transparente et rosée, aux lèvres mignonnes et vermeilles, aux paupières frangées de cils de velours. C'était

la beauté humaine dans toute sa perfection, la grâce dans toute son innocence, la piété filiale dans tout son courage et tout son sacrifice.

Elle ne reculait pas, la pauvre enfant, et cependant tous ses membres frissonnaient et le réseau bleu de ses veines pâlissait sur sa peau satinée; mais tant qu'elle croyait préserver sa mère, elle résistait à son épouvante, elle bravait ces bêtes furieuses, elle leur offrait son corps angélique; — hélas! elle ferma les yeux pour ne pas les voir plus longtemps, car son dévouement de chrétienne et de fille n'eût pu l'empêcher de tomber pâmée de faiblesse et de peur.

Tout ceci s'était passé avec la rapidité du vol d'une flèche. Le jeune page s'était bien élancé au secours de ses maîtresses et avait essayé de frapper les chiens avec son chapeau galonné; mais ils le lui arrachèrent, le déchirèrent en morceaux et chacun d'eux courût en rapporter un fragment au colosse à la toque violette, en gambadant d'une façon plus ou moins disgracieuse.

Les deux dames y gagnèrent un instant de répit.

La mère en profita aussitôt pour appeler de nouveau les bateliers. La jeune fille fit glisser précipitamment une bague de

ses doigts mignons, détacha de son bras gauche deux bracelets d'or et les fit briller aux yeux de ces sourds volontaires, en disant d'une voix douce et sonore qui vibra au cœur du jeune peintre comme le rhythme d'une chanson d'enfance longtemps oubliée :

— Approchez, braves gens ! voici votre salaire !

— Sauvez-nous ! laissez-nous monter sur vos barques, criait la mère, — et vous serez noblement récompensés.

Mais François vit, à son grand étonnement, les mariniers hocher la tête négativement, et ceux même dont les bar-

ques dormaient au milieu du canal, se rapprocher insensiblement du bord opposé, comme s'ils craignaient d'être pris à l'abordage par les chiens du chasseur.

Quand la dame la plus âgée se vit ainsi abandonnée, elle se tordit les mains en murmurant :

— Vierge Marie ! protégez-nous.

— N'est-il donc aucun secours humain à espérer ! dit la jeune fille en promenant autour d'elle des regards troublés.

— Monseigneur, retenez vos chiens ! s'écria alors la mère en tournant vers le

chasseur sa figure décomposée. Ne vous faites pas un jeu de nos larmes.

— Pourquoi prier cette statue de pierre? reprit avec une sorte de mépris indigné la belle enfant.

— Ah! la petite rebelle dédaigne de nous implorer, dit le géant d'une voix tonnante. Allons hop! hop! Roland! apporte le voile. J'aime à voir les prudes à découvert, ma belle précieuse.

La mère fut saisie à ces mots d'un tressaillement convulsif, et si sa fille ne l'eût pas retenue dans ses bras, elle fut certainement tombée à terre. Roland, grand chien noir d'une force colossale, s'élança

en aboyant vers le groupe condamné si brutalement par son maître, et celui-ci s'apprêtait à augmenter la somme de ses distractions de la soirée, lorsque sa joie fut troublée par un incident tout à fait inattendu.

François Perrier s'était tout à coup levé, trouvant que le jeu avait déjà trop duré et qu'il était temps de faire tourner la chance.

Il ne savait pas quel était ce tyranneau butor qui bravait ainsi les règles les plus élémentaires de l'humanité, mais puisque nul n'osait l'arrêter ni le punir, le premier venu avait bien le droit de lui don-

ner une leçon. Il enfonça son chapeau sur sa tête, saisit son gourdin et cria à la jeune fille :

— Acceptez-moi pour champion, mademoiselle, et je vous promets de faire bravement mon devoir.

Au même instant l'aboyeur noir vint se heurter contre ses jambes en bondissant, — mais il recula en voyant tournoyer et entendant siffler la lourde massue.

La pose calme et déterminée de l'étranger annonçait, du reste, à l'intelligent animal un rude adversaire.

— Hop ! hop ! le voile ! le voile, Roland ! répéta la voix enrouée du chasseur

plus surpris qu'irrité, au premier abord, de cette intervention.

Le chien n'hésita plus et bondit de côté, afin d'éviter son ennemi et de courir à sa proie, — mais aussitôt un coup de gourdin vaillamment asséné lui brisa les dents. Il tomba à terre tout étourdi ; puis il s'enfuit en hurlant, la langue pendante et la gueule ensanglantée.

— Ho! ho! cria alors le maître de la meute, véritablement courroucé; sus au mendiant, sus au Bohême, mes agneaux!

Et François eut à peine le temps de se réfugier contre le tronc d'un vieux chêne

avant d'être assailli par la troupe entière qui, exaspérée de son agression, s'élança sur lui en poussant des hurlements de rage.

Le peintre semblait perdu, et la jeune fille, oubliant son propre danger, dit au petit page :

— Perhson, courez à l'aide de ce brave étranger !

Perhson, plus mort que vif, se garda bien de bouger. Sa maîtresse se hasarda alors à faire quelques pas en avant vers le brutal chasseur afin d'implorer sa pitié en faveur de ce champion qui se dévouait pour elle.

— N'allez point de ce côté! lui cria alors François. Profitez plutôt de la distraction que je procure à ces chiens fanfarons pour regagner la ville...

— Et vous abandonner, courageux jeune homme! répondit-elle d'une voix émue.

— Vous ne pouvez me secourir et je me tirerai fort bien seul de ce mauvais pas, répliqua-t-il. D'ailleurs, pensez à votre mère, mademoiselle.

La jeune fille regarda la pauvre dame dont la figure était toujours blême et qui semblait encore hors d'état de faire un pas pour se sauver.

Cependant, François s'était adossé au tronc noueux et puissant du chêne, les pieds cloués au sable, la jambe gauche tendue en avant dans l'attitude d'un gladiateur gaulois.

Sa main gauche se collait au manche de son couteau de chasse tandis que de la droite il brandissait son gourdin avec une dextérité inouïe contre ces bêtes enragées.

Son visage restait calme, serein, souriant même ; celui du maître de la meute se gonflait au contraire et rougeoyait de colère.

Flexible comme la canne du plus

adroit tambour-major, sa pesante massue voltigeait et coupait l'air en sifflant, tantôt haute et tantôt basse, mais couvrant toujours le corps, elle rompait à coups redoublés l'échine ou la gueule des assaillants.

Leur maître colossal contempla plus ou moins patiemment pendant quelques minutes ce combat inégal et inattendu ; mais quand un de ses mignons blessé à la tête, culbuta en arrière, — et qu'un autre, la patte brisée, tourna honteusement la queue au champ-clos, boîtant et gémissant, — alors il siffla de toute la force de ses poumons.

Les chiens obéissant avec une visible satisfaction dans l'attente d'une prompte vengeance, se réfugièrent derrière leur protecteur.

— Dieu soit loué ! vous êtes sauvé, bon jeune homme ? ne put s'empêcher de s'écrier la belle fille.

— Pas encore ! répliqua le colosse en descendant à grands pas du côteau et se dirigeant vers le batonniste essoufflé.

— Pauvre garçon, ne l'attendez pas ! dit d'une voix altérée la plus âgée des deux dames. Ne lui laissez pas le temps

de reconnaître votre visage! gagnez la frontière !

— Voici un joli conseil dont vous aurez à rendre compte, belle dame! cria le chasseur; puis se tournant vers François, il ajouta :

— Maudit gueux, as-tu perdu la tête pour oser toucher ainsi à mes fidèles gardes-du-corps ?

Le peintre regarda d'abord son interlocuteur d'un air étonné, puis il haussa les épaules en accompagnant ce geste dédaigneux d'un sourire qui semblait répondre :

— Croyez-vous donc que je vous crai-

gne plus que vos chiens et avez-vous envie d'être traité comme eux ?

Et il s'appuya nonchalamment sur son redoutable gourdin comme un berger fatigué.

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

Comment le neveu lia connaissance avec son oncle, à propos de chiens.

Le colosse de plus en plus exaspéré de cette bravade calme et silencieuse reprit avec rudesse :

— Es-tu donc muet, effronté tire-laine? mais je saurai te faire parler avec les ver-

ges! Tu paieras cher ton audace, vagabond!

Cette fois le Bourguignon le regarda avec des yeux flamboyants d'indignation:

— Prenez garde à votre propre tête vieux fou! dit-il hardiment; car mon bras est en bon train et sur mon âme de chrétien, j'ai envie de faire servir mon bâton à une plus noble occupation qu'à celle d'assommer ces créatures sans raison.

— Tu oses me menacer! ici, sur les terres de ma juridiction ? répliqua le maître de la meute au comble de la surprise. Sans doute tu es étranger à ce pays et tu ignores à qui tu parles.

— Triste pays, où l'on souffre de si honteuses avanies sans en tirer prompte et sévère justice, digne seigneur. Et par les trompettes de Jéricho! ajouta François Perrier avec plus de violence et en levant de nouveau son gourdin, qui m'empêcherait de châtier en vous le scandale dont vous donnez l'exemple? C'est un crime odieux et puéril que de chercher sa joie dans la terreur et les angoisses de ses semblables! Vous n'êtes pas un soldat, vous n'êtes pas un gentilhomme, vous n'êtes pas un enfant de cette terre, car le dernier vilain en France protégerait une femme au lieu de s'amuser de ses larmes et de rire de ses supplications! A votre âge, n'avez-vous

pas honte de ressembler à ces enfants lâches et pervers qui s'attaquent au plus faible de leurs camarades ou qui torturent des animaux inoffensifs? Vous outragez Dieu, vous qu'il a doué de raison, en abusant de l'obéissance de ces chiens, qui n'ont qu'un instinct et une fidélité aveugles. Vous êtes donc au-dessous d'eux. Oui, pour moi, vous êtes moins qu'un chien et j'aurais plutôt pitié de votre meute que de vous.

— Tu prêches comme un ministre huguenot, mon garçon, bégaya le chasseur, dont le visage verdissait de rage, mais j'ai depuis longtemps l'habitude de faire pendre ceux qui prêchent si bien.

François s'avança de trois pas vers lui.

— Avant de me voir pendre, vous serez assommé, damné rêtre! poursuivit-il avec calme. Vous m'avez traité de gueux et de vagabond sans me connaître, et c'est vous qui méritez ce nom. Ne troublez-vous pas le repos de votre prochain, sans motif et sans but, pour le plaisir de nuire et de mal faire, comme ces lutins et ces farfadets, qui jouent la nuit de méchants tours aux voyageurs. Si vous couriez ainsi, avec votre meute, les belles plaines de notre Bourgogne, on tuerait vos chiens à coups de fusil, et vous-même, ce n'est pas impunément que vous insulteriez les fidèles sujets du roi.

Le visage du colosse aux bottes de cheval s'était empreint de teintes les plus diverses; il respirait avec peine, comme un homme qui n'est pas habitué à voir révoquer en doute, ou méconnaître son autorité, et que la résistance trouble et étourdit autant qu'un affront.

Il fixait attentivement ses yeux clairs et perçants sur le jeune peintre. Enfin, les coins de sa bouche se crispèrent et dessinèrent un aigre sourire, tandis qu'il disait lentement :

— Tu manies presqu'aussi bien ta langue que ta massue; tu es un vrai troubadour, et je ne m'étonne pas que tu te déclares le champion de ces infantes. Il est

bien temps, je pense, qu'elles viennent remercier leur chevalier.

— C'est à vous d'aller leur demander l'oubli de votre brutalité, mon maître, et cela toque basse et le genou incliné, repartit naïvement le jeune Bourguignon.

— Vraiment! beau chevalier, dit le colosse en ricanant. Et les princesses m'octroieront, sans doute, merci à ta prière. Allons! j'y consens, pour la nouveauté de l'exemple. Mais, mon audacieux et nouvel ami, ajouta-t-il, en tournant la tête et riant tout à coup à gorge déployée, — il me semble que les oiseaux sont envolés. La reconnaissance leur a fait pousser subite-

ment des ailes; et je doute maintenant que tu obtiennes un baiser ou même une marguerite des champs pour prix du combat.

François s'était vivement retourné, et son visage pâlit aussitôt, indice d'un piteux désappointement.

— Console-toi, mon garçon, reprit le maître de la meute avec une sorte d'intérêt et de gaîté, — voici un fragment de voile déchiré, que Roland va t'apporter, et que tu pourras conserver comme un gage précieux de ta princesse. Apporte, Roland!

Le chien noir obéit et vint se coucher à plat ventre, avec un regard humilié, devant le peintre abasourdi.

— Dis-moi, continua le chasseur, où as-tu appris à faire des armes ?

— Il faut que vous n'ayez jamais voyagé loin de chez vous, répondit François, pour ne pas connaître les batonnistes de Mâcon. Si vous avez fantaisie de prendre, sur l'heure, une leçon du joli jeu des Bourguignons, cassez une branche noueuse de cet arbre, — et dans cinq minutes, vous verrez comment nous apprenons à vivre aux gens grossiers.

— Sang-Dieu! s'écria le colosse, tu es un vrai Goliath; mais tes fanfaronnades sont appuyées par un poing respectable, et c'est ce que j'aime en toi, car tu prodigues plus

que n'annonce ton menton sans poil ni duvet. Souffle sur ta colère, garçon, et donne-moi la main ; mais, avant tout, dis-moi qui tu es, d'où tu viens et quel est ton métier ?

Le jeune peintre regarda le questionneur avec dédain et répondit, tout en ouvrant son sac de voyage :

— Pourquoi donc, si cela ne me plaît pas, monsieur le curieux ? N'est-il pas naturel que je vous demande qui vous êtes, à vous qui rendez les routes dangereuses et qui ressemblez moins à un honnête homme qu'à un seigneur de buissons et à un capitaine de grands chemins ? Oh ! il est inutile

de fixer sur moi ces yeux goguenards, car je veux savoir votre nom, pour porter plainte contre vous.

— Par saint Denis! dit d'un air altier et impérieux le géant aux chiens, je ne reconnais qu'à un seul homme le droit de me questionner ainsi, et cet homme est assis sur le trône de saint Louis. Mais, patience! mon jeune ami! ne me brise pas le crâne, car je désire vider quelques vieux flacons avec toi, et je te répondrai comme si tu étais le favori de Sa Majesté.

Cependant Perrier, qui venait de tirer de son sac un rouleau de papier et des crayons rouges, lui cria :

— Attendez, noble fier à bras! vous voulez connaître mon métier. Eh bien! ne bougez pas, restez dans cette attitude et forcez vos chiens à se tenir tranquilles. Je ne vous demande qu'un quart-d'heure de patience pour toute rançon et ensuite je vous laisserai aller.

— Quel caprice singulier! murmura le chasseur ébahi.

— Je me hâte, avant que la nuit soit tombée tout à fait, poursuivit François, en saisissant ses crayons et jetant quelques traits sur le papier, de retracer une scène, dont tous les détails me sont présents. Prenez garde, maître! vous faites

une grimace qui vous enlaidit diablement, si c'est possible.

— Ah ça! garçon, ta tête est-elle vraiment détraquée! Es-tu un de ces misérables barbouilleurs de bonne toile, qui valent moins que des mendiants et qui croient pouvoir marcher de pair avec les gentilshommes, tandis qu'ils ne sont que d'orgueilleux fainéants!

— Ne parlez pas et reculez-vous un peu! reprit François en riant, vous savez que je ne manie pas toujours le pinceau et le crayon, et que ceux qui insultent le peintre ont à compter avec le batonniste. Je ne trouverai pas d'ailleurs tous

les jours, sur mon chemin, une si effroyable figure de chasseur d'hommes et de femmes!

— Ni un visage d'ange comme celui de la donzelle au voile déchiré, n'est-ce pas? interrompit malignement le vieil homme, qui se mit à rire en voyant les joues de son adversaire s'empourprer de confusion. Que veux-tu, cher garçon, le destin m'a condamné à être un chasseur d'hommes et je remplis ma vocation, même en temps de paix. Ton plaisir est de casser bras et jambes avec ton gourdin; moi, j'aime assister à une chasse aux femmes, car ce sexe m'a toujours été contraire. Et en somme, peux-tu payer

aussi facilement des os rompus que moi une mantille trouée ou un voile déchiré !

Le peintre regarda attentivement l'ébauche de la figure laide et bizarre du chasseur qu'il venait de terminer, et en examinant cette peau parcheminée et plissée, ces pommettes larges et proéminentes, cette bouche richement fendue, armée de dents longues, jaunes, inégales et pointues, ce nez bourgeonné et camus, ces yeux ronds et saillants, le tout surmonté d'une chevelure épaisse et grisonnante, il comprit les goûts étranges d'un colosse, si semblable à une de ces monstrueuses idoles de l'Indoustan, qui

servent de chapiteaux aux lourds piliers des pagodes. Cependant, il lui répondit froidement.

— Jamais je n'ai levé mon bras contre des créatures sans défense. Jamais je n'ai fait le mal par plaisir !

Un éclair brilla dans les gros yeux du chasseur.

— Tu n'es qu'un enfant, dit-il, et ton cœur ne s'est pas endurci sous la tente du soldat; mais, moi, je suis un vieux routier et sans doute le nom du marquis de Langallerie ne t'est pas inconnu.

— Le marquis de Langaïlerie ! répéta François avec stupeur.

— Ma réputation de général rude et sévère te fait-elle peur ? Et refuseras-tu l'hospitalité que je t'offre de bon cœur, car j'aime les braves garçons qui te ressemblent.

Le peintre se hâta de glisser papier et crayons dans son sac, et après l'avoir refermé, il prit son bâton; puis saluant le vieux gouverneur :

— Cette hospitalité, je venais vous la demander, mon oncle, car je croyais que vous aviez volé votre mauvaise renommée; le frère de ma chère et digne mère

Étiennette conservait dans mon cœur un petit coin d'affection et de respect. Mais maintenant que je vous connais, monsieur le marquis de Langallerie, je rougirais d'accepter de vous une place à table ou un écu dans ma poche. Ce n'est pas moi qui réclamerai désormais le titre de votre neveu et je veux oublier, si Dieu le permet, que nous nous sommes rencontrés d'une si fâcheuse façon.

Le marquis, d'abord très étourdi de cette réponse, sentit bientôt la colère monter de son cœur à son visage et ce fut d'une voix rauque qu'il répliqua :

— Tout beau, monsieur mon neveu !

la nouvelle me surprend, car je ne croyais pas me trouver en famille; mais de bons parents ne se quittent point si vîte, et je tiens à vous garder près de moi. N'essayez pas de vous sauver, car je vous ferais arrêter par pure amitié, mais sans miséricorde.

— Essayez donc! répliqua François avec une expression menaçante.

— Ah! tu es bien le sang de cette Etiennette qui a bravé ma volonté pour épouser un vil artisan, murmura le gouverneur d'une voix sombre.

— N'outragez pas ma mère, mon-

sieur! dit le peintre en agitant son bâton.

— C'est sans doute la voix du sang qui te pousse à m'insulter si chrétiennement, n'est-ce pas? reprit le marquis. Mais, voyons, mon beau neveu, ne puis-je rien faire pour toi? Tout diable noir que je te paraisse, j'ai encore la volonté et le pouvoir d'être utile au fils d'Etiennette, lorsqu'il est si vaillant garçon! Je puis même, ajouta-t-il après un peu d'hésitation, t'offrir le grade d'officier dans les mousquetaires attachés à mon service.

— Laissez-moi aller librement, mon oncle! répondit François d'un ton plus

doux, mais fier. Je veux être un peintre indépendant et non un soldat à la chaîne. Merci de votre offre; mais je ne compte emporter de vous que l'esquisse tracée sur mon papier !

— Va donc, mon garçon, dit le marquis avec un accent de tristesse. Je regretterai toujours que notre rencontre ait si mal tourné. Donne-moi seulement l'accolade d'adieu.

Et lorsque le hardi jeune homme après y avoir consenti, lui eût tourné le dos et fut parti d'un pas leste, ferme, dégagé, le marquis qui le suivait avec un regard d'envie et de regret, s'écria en soupirant :

— Qui croirait qu'un garçon si brave, si vigoureux et si habile au bâton pût s'entêter à devenir un barbouilleur d'enseignes. Ah! si j'étais son père!...

Puis, sifflant ses chiens, il reprit tout soucieux et absorbé dans des pensées mélancoliques, qui ne lui étaient pas ordinaires, le chemin de la citadelle.

CHAPITRE CINQUIÈME.

V

De quelle façon les amateurs de tableaux protègent les artistes.

Arrivé à Vienne en Dauphiné, François Perrier chercha son gîte dans une hôtellerie borgne, fréquentée par les rouliers, les colporteurs et les montreurs de curiosité. Il tâta ses poches;

elles étaient vides. Que faire? Il demanda au maître du bouge s'il ne se trouvait pas à Vienne quelques amateurs de peinture auxquels il pourrait offrir un de ses dessins. L'hôte sourit, appela son garçon et lui dit de conduire l'étranger chez le docteur Scholasticus.

— Singulier nom ! observa le peintre.

— Le nom dit l'homme, répliqua l'hôte, le docteur assure à tout le monde qu'il est le plus fin connaisseur et le plus habile collectionneur du monde entier.

Maître Scholasticus reçut François avec une dignité toute doctorale, mais

dès qu'il sut avoir affaire à un artiste il devint affectueux et s'empressa de le conduire à son musée dont les murs étaient cachés par des tableaux du haut en bas.

— Voyez, s'écria-t-il avec une emphase orgueilleuse. Ce *Pâris offrant la pomme à Vénus* est un des derniers ouvrages du Giotto. Quel style! quelle étude de la nature! et comme cette pomme est bien imitée! n'avez-vous pas envie de la manger!

A vrai dire, quoique l'appétit du jeune Bourguignon fût passablement aiguisé, la pomme en question ne lui inspirait

aucune tentation, car elle ressemblait à une orange verte. Pâris était coiffé d'un casque d'archer de la garde écossaise et ses membres étaient agréablement coloriés en rose pour contraster avec les trois déesses qui s'alignaient devant lui aussi raides, aussi blanches, aussi maigres que les fantômes de femmes mortes de faim.

— Je ne croyais pas, hasarda Perrier, que le Giotto eût jamais produit une composition si sèche et si dénuée d'expression.

Le docteur haussa les épaules; puis il se frotta les mains d'un air de triomphe,

au lieu de paraître froissé et mécontent de l'observation :

— Vous venez de faire en un mot l'éloge le plus flatteur de ce tableau, mon jeune ami. Vous le trouvez sec et sans expression. Ne craignez pas de le répéter. Ah! ah! vous êtes novice dans l'art sublime de la peinture, maître François. Sec et sans expression, n'est-ce pas! eh bien, c'est là le grand mérite du Giotto de n'avoir jamais cherché l'expression aux dépens de la vérité et de n'avoir jamais voulu dépasser la nature. Sec et sans expression! c'est là ce qui prouve que mon tableau est un véritable Giotto! Mais s'il n'était pas sec et sans expres-

sion, ce serait un faux Giotto que j'expulserais à l'instant de mon musée et que je ne vendrais pas deux écus, tandis que je ne donnerais point celui-ci pour dix mille livres.

Le jeune peintre se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire au nez de l'original collectionneur.

— Regardez maintenant cette *Cène* de Léonard de Vinci, reprit l'enthousiaste Scholasticus; vous ne vous plaindrez pas cette fois de la couleur et de l'expression. Remarquez bien la diabolique grimace que fait le traître Iscariote, tandis que Notre-Seigneur lui prend doucement

la main! N'oubliez pas ces musiciens qui jouent de la basse dans un coin, ces chiens qui se battent sous la table et qui se disputent un os, et ces belles Samaritaines qui écoutent curieusement à la porte.

— Je ne sais, répondit le peintre, mais j'ai peine à croire que le grand Léonard de Vinci soit l'auteur de cette indigne ébauche! que signifient ces mîtres d'or qui font ressembler les saints apôtres à des satrapes d'Orient? Pourquoi ces bagues aux doigts, ces colliers, ces robes fourrées d'hermine sous lesquelles on ne devine aucune forme vivante! Le bariolage n'est pas la couleur,

et l'harmonie d'un sujet aussi simple et aussi sévère que la *Cène* de notre divin Sauveur n'a rien à voir avec cette confusion de marionnettes et de couleurs incohérentes qu'une main inhabile et un esprit égaré ont pu seuls éparpiller sur cette toile.

Scholasticus leva les mains au plafond avec un soupir de commisération.

— Aveugle et profane! trois fois profane Bourguignon! s'écria-t-il dans une sorte d'extase, as-tu donc des yeux pour ne pas voir? Quoi! un humble apprenti ose critiquer l'œuvre la plus merveilleuse du grand Léonard! à genoux, malheu-

reux! ouvre les yeux et demande pardon de ton sacrilége. Comment tu ne reconnais pas dans cette profusion de couleurs étincelantes, flamboyantes, rayonnantes, la touche magique du maître! mais si tu supprimais ces tiares d'or, ces robes de soie et de velours, ces brillants colliers, ces joueurs de basse, ces belles curieuses à ceinture flottante, cette *Cène* serait le tableau du premier venu! que resterait-il de Léonard de Vinci? Quand bien même il aurait signé son nom en lettres d'or au beau milieu de la toile, on ne croirait pas qu'il est de lui!

— Et on aurait raison, murmura François en souriant.

— Quant à ce saint Jean, continua Scholasticus en tirant un petit rideau qui cachait ce nouveau trésor, — c'est mon diamant, c'est le chef-d'œuvre d'Albrecht Durer de Nuremberg, qui, parmi les maîtres allemands, surpasse Holbein et Martin Schœn.

Le peintre ne put s'empêcher de secouer la tête, car il pensa que, si l'apôtre favori de Jésus ressemblait à ce vulgaire Cénobite, rouge et trapu, notre Seigneur devait l'avoir choisi parmi les bouviers de Judée. Mais le docteur ne remarqua pas ce hochement de tête, car absorbé dans son admiration, il ne pensait qu'à

détailler au jeune artiste les beautés du tableau :

— Sans doute, maître François, vous allez me dire que ce saint Jean, couleur de bière, n'est pas l'œuvre du bonhomme Albrecht, cet artiste immortel qui se laissait battre par sa femme et qui se vengeait en peignant l'homme qui bat sa femme. Eh bien! vous vous trompez. Si ce saint Jean avait le visage doux et beau qu'on prête à l'apôtre qui était le reflet gracieux et mélancolique du Christ, je le reléguerais au grenier comme un tableau de rencontre et de hasard. Mais ce saint Jean n'est autre que Martin Luther, ce terrible hérétique dont Albrecht n'a pas

osé avouer et signer le portrait ! comprenez-vous maintenant la valeur de ce chef-d'œuvre?

François s'inclina devant ce stratagème d'amateur; il se contentait d'admirer les magnifiques cadres d'or dans lesquels se prélassaient les exécrables copies et les pauvres originaux dont se composait le musée du docteur, et il finit par se dire qu'un Mécène, qui accordait une si fastueuse hospitalité à de honteuses ébauches, ne pourrait manquer de s'extasier à la vue des dessins que lui, simple apprenti de l'art, allait dérouler à ses yeux.

— Enfin, vous voyez quelles sont mes

richesses, mon jeune ami? poursuivit Scholasticus. A la vue de ce musée, l'artiste reste accablé et comme muet d'admiration. Eh bien! telle est l'ignorance de mes stupides concitoyens, telle est leur rudesse barbare et leur grossière indifférence pour les arts qu'aucun d'eux ne demande seulement à visiter ma galerie! ils traitent de manie ma passion pour les chefs-d'œuvre des grands maîtres!... Puis, quand je veux vendre quelque tableau, honte et misère! il faut que j'aie recours à des juifs! et ces infâmes usuriers ne rougissent pas de me les acheter un morceau de pain!

— Comment! dit Perrier très surpris.

Vous n'êtes pas seulement amateur de tableaux et de curiosités d'art; vous en êtes donc aussi marchand.

— Vous devez me comprendre, excellent jeune homme, reprit le docteur. J'aime à protéger les arts. Ma vie est dévouée à la propagation de ces œuvres sublimes qui appartiennent à l'univers. Je cherche donc à les faire circuler le plus possible dans le monde. Chez moi ils seraient perdus et réservés à ma seule jouissance. Il serait odieux de thésauriser égoïstement comme un avare des toiles immortelles.

— Vous avez raison, répondit François en riant en lui-même de cette nou-

velle originalité. Mais permettez-moi maintenant de vous montrer quelques essais qui, sans doute, ne souffrent aucune comparaison avec les chefs-d'œuvre que vous venez de me faire admirer...

— De la modestie! fort bien! cela sied à la jeunesse. Voyons vos dessins, mon jeune ami. Mais prenez garde, je m'y connais, vous vous en êtes aperçu et je suis très sévère.

François tira, non sans émotion, ses dessins de son carton.

Le docteur Scholasticus les parcourut légèrement des yeux :

— Parfait! dit-il. Cela ne manque pas

de style et d'ordonnance. Il y a là un je ne sais quoi qui annonce un artiste de goût. Vous avez le crayon facile. Et que comptez-vous faire de ces petites esquisses, mon ami !

Le peintre le regarda avec une nuance d'embarras.

— Je désirerais trouver un acheteur afin de pouvoir continuer mon voyage à Rome, monsieur.

— Ah ! vous allez à Rome, maître François. Délicieux voyage en vérité ! Je voudrais y aller avec vous et voir les œuvres des maîtres dont je ne connais

que le peu qui m'est passé entre les mains.

— Il vous en reste, en effet, beaucoup à voir, monsieur! observa Perrier avec une intention sarcastique qui échappa au docteur.

— Oui, le *Jugement dernier* de Michel-Ange, par exemple !

— Il est surprenant, en effet, qu'il ne figure pas dans votre galerie, monsieur, dit François avec un merveilleux sang-froid.

— Oh ! Rome! Rome, c'est mon rêve, reprit Scholasticus. Mais que voulez-

vous ! j'ai ici des clients! beaucoup de clients !

— Et vous ne pouvez les laisser mourir tous seuls, cela se comprend, dit Perrier toujours sérieux.

— Vos dessins promettent un grand talent, mon jeune ami, un grand talent. Je crois même qu'ils ne nuiraient pas à l'ensemble de ma collection.

Un rayon d'espoir passa sur le visage assombri du peintre.

— Mais ils ont un grand défaut pour moi, vous en conviendrez vous-même.

— Quel est ce défaut ? demanda Perrier avec inquiétude.

— C'est que vous n'êtes pas mort, mon jeune ami.

— Que voulez-vous dire, monsieur?

— Certes, je ne veux pas votre mort et je souhaite que Dieu vous garde longtemps en joyeuse vie, maître François. Mais je me suis fait une loi de ne jamais acheter une toile ni un dessin d'un artiste vivant. Voyez plutôt ma galerie. Chaque amateur a son goût, vous le savez; mais je suis vraiment affligé de ne pouvoir vous aider à continuer votre voyage.

François reprit ses dessins et ferma son carton en disant :

— Il suffit, en effet, de jeter un coup-

d'œil sur votre galerie, monsieur, pour être convaincu que vous ne pouvez acheter impunément le tableau d'un artiste vivant !

— Comment cela ? dit vivement le docteur.

— Parce qu'un artiste vivant ne souffrirait pas, monsieur, que vous signiez de son nom une honteuse composition achetée au dernier des barbouilleurs d'enseigne, répliqua le peintre avec un salut ironique.

— Êtes-vous fou, jeune homme ! s'écria Scholasticus pourpre de colère et brandis-

sant d'une main fluette et ridée sa longue canne à pomme d'or. Osez-vous insulter en ma personne le Giotto, le grand Léonard et l'immortel Albrecht Durer ?

— Je suis leur disciple, monsieur, répondit Perrier en jetant un regard de mépris sur les tableaux appendus au mur, et je suis forcé de vous traiter comme un de ces maraudeurs qui viennent dépouiller les morts, la nuit, sur le champ de bataille. Vous êtes un de ces corbeaux impies et non un protecteur des arts. Dieu me garde à jamais d'un tel Mécène et vous pardonne, monsieur !

Puis le jeune Bourguignon sortit de ce

singulier musée et de la maison du docteur en se demandant s'il retournerait à Mâcon ou s'il persisterait à aller à Rome en implorant la charité des passants.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

Que charité bien ordonnée commence par autrui.

L'homme tient rarement compte dans ses calculs d'avenir des petites misères, des accidents puériles, des déceptions qui doivent le faire trébucher dans son che-

min, tout cuirassé qu'il soit contre les malheurs.

Notre jeune peintre s'était attendu à combattre des brigands, à gravir des montagnes, à traverser des orages.

Il n'avait pas songé qu'il pourrait manquer de pain au milieu du voyage.

Il n'osait rentrer à son hôtel où il n'eût su comment payer son écot et il maudissait la fantaisie qui l'avait poussé à ce voyage impossible.

La sottise de maître Scholasticus le décourageait et le faisait presque douter de son talent.

Indigné tout à l'heure en sa présence, il sentait maintenant des larmes amères brûler ses paupières comme des grains de sable ardents.

Il ne voyait aucun moyen de continuer sa route, à moins de s'occuper le long du chemin à détrousser les passants.

S'il avait seulement trouvé quelque enseigné d'auberge à enluminer! mais cette chance lui fut refusée.

Pas une n'était assez déteinte par la pluie et le soleil pour lui fournir un prétexte de gagner son pain de la journée.

Il craignait cependant les railleries du

retour et avait honte de revoir son père sans avoir réussi dans sa tentative.

Le visage morne et abattu, il se laissa tomber avec accablement sur un banc de pierre scellé au mur du couvent des Carmes, et se mit à rêver le plus tristement du monde. En ce moment la place du couvent était calme et silencieuse, mais elle ne tarda pas à se peupler d'une étrange population.

C'était toute une fourmillière de manchots, de culs-de-jattes, de paralytiques, de boîteux, et autres estropiés qui se groupaient autour de la porte d'entrée, comme un essaim de frêlons.

Un vieil aveugle, à cheveux argentés, à barbe biblique, monté sur un petit cheval fourbu, couronné, poussif, qui montrait encore d'infructueuses dispositions pour le trot, vint s'arrêter devant le banc de pierre. Il descendit péniblement de sa monture, attacha son licou à un crampon de fer et se glissa timidement derrière la bande.

François s'étonnait de voir la petite place envahie soudainement par cette cohue de haillons et de membres disloqués, d'où s'élevaient contre lui des apostrophes malveillantes accompagnées de regards jaloux et haineux. Mais la porte du couvent s'ouvrit et il s'expliqua l'affluence

de ces malheureux en voyant un moine apparaître suivi de trois frères servants qui portaient une énorme marmite remplie d'une soupe toute bouillante.

L'arôme des légumes chatouilla de ses effluves les plus pénétrantes l'organe olfactif du peintre affamé; il jeta un coup d'œil d'envie sur la marmite d'où s'exhalaient ces succulents parfums et se levant machinalement il se rapprocha de la troupe mendiante.

Un murmure menaçant punit sa curiosité.

François sans se soucier de cette réprobation, voulut se faufiler au milieu

d'eux et s'avancer vers le moine, mais quoique chacun de ces honnêtes gens reculât devant son allure déterminée, il fut assailli d'une nuée de reproches insultants qui finirent par attirer l'attention du moine distributeur.

— Que veut ce grand gaillard? s'écria un paralytique aux cheveux roux en ricanant. Il a bon pied, bon œil; il porte une plume au chapeau et il vient goûter notre soupe. Qu'il mette sa plume en gage et il aura de quoi dîner!

— Chassons-le! ajouta un cul-de-jatte, de quel droit se mêle-t-il de troubler notre repas. N'a-t-il point de honte de ne

pas travailler, ce damoiseau ? Le couvent se laissera-t-il gruger par ces beaux fainéants ? Et devons-nous le souffrir ?

— Prenez garde, mes frères, hasarda timidement le vieil aveugle, de porter un jugement téméraire sur ce pauvre jeune homme! s'il se décide à quêter une portion de soupe au milieu de nous, c'est qu'il est plongé dans la dernière détresse.

N'est-ce pas notre devoir de chrétien et de souffreteux de partager avec lui et de venir en aide et consolation à sa misère, quoiqu'il ne soit point des nôtres ?

François Perrier pâlissait de douleur et de honte en entendant ces discours.

Il ne voulait pas engager de lutte de parole ni d'action avec ces mendiants ; il ne voulait pas avoir l'air de reculer devant leurs menaces ; il attendait debout, muet, calme extérieurement, mais le cœur déchiré, et expiait en quelques instants tous les rêves d'orgueil qui avaient charmé sa jeunesse.

Son silence enhardit la meute déguenillée.

— Qu'il s'adresse aux bonnes âmes ! répliqua le paralytique d'un ton hargneux.

— Mais il n'a pas sans doute l'habitude de tendre la main aux passants charitables? dit l'aveugle.

— Ah oui! ce beau sire aurait honte de demander l'aumône comme nous autres misérables, s'écria le cul-de-jatte. Pourquoi donc, s'il est si fier, aurait-il les bénéfices du métier?

— La maison du bon Dieu ne doit-elle pas être ouverte pour tous? demanda le bonhomme.

— Allons! chassons le protégé de l'aveugle, s'il ne s'en va pas de bonne grâce,

poursuivit sourdement le cul-de-jatte tout en reculant devant le sourire dédaigneux et le regard irrité du Bourguignon.

Le moine qui avait observé cette scène avec intérêt jugea alors à propos d'intervenir :

— Paix, braillards que vous êtes ! interrompit-ils évèrement, et le silence s'étant aussitôt rétabli, il s'adressa d'une voix douce à François :

— Approchez, mon fils, dit-il, et soyez sincère.

Vous avez l'air d'un honnête garçon et je serais surpris de vous voir engagé dans

une mauvaise route. Vous ne voudriez pas voler la part d'un malheureux. Cette soupe est le bien des pauvres et des estropiés, — et non la ressource des paresseux et des vagabonds. Si vous avez droit à notre charité, elle ne vous sera pas refusée. Etes-vous affligé de quelque infirmité secrète, malgré votre robuste apparence?

— Oui! qu'il montre comme nous sa plaie, son bras cassé, son œil arraché, sa jambe paralysée, ses reins brisés, ses poings brûlés, s'écria le chœur glapissant des gueux qui étalaient chacun à l'envi leur ulcère et leur difformité.

— Parlez, mon fils, reprit le moine en leur commandant d'un geste le silence.

Etes-vous réellement hors d'état de travailler et de gagner honnêtement votre pain à la sueur de votre front, ainsi que l'a prescrit le Très-Haut ?

— Non, mon père, répondit fièrement et sans hésiter le jeune peintre. Dieu merci! ajouta-t-il en jetant un regard de pitié sur la foule qui grouillait autour de lui, j'ai conservé sains et vigoureux tous les membres que le Seigneur m'a donnés.

— Retirez-vous alors, mon fils, répon-

dit le moine comme à regret, et laissez-nous achever en paix notre œuvre de commisération.

Perrier, étonné de cette conclusion toute naturelle qu'il n'avait pas prévue, eut un instant envie de répliquer :

— Je suis en état de travailler, mon père, mais je manque de travail; je suis jeune, fort et courageux, il est vrai, mais je meurs de faim!

Le moine n'eût pas attribué aux veilles de la débauche, mais à la fatigue et à la faim, le cercle bleuâtre qui encadrait ses grands yeux, la teinte mate qui blémissait

ses joues, le frisson de désespoir qui crispait ses lèvres

L'orgueil retint le peintre. Il sentit qu'il aimerait mieux mourir que d'avouer son extrême détresse.

Ce fut l'aveugle qui devina la vérité et qui murmura tristement :

— Ce jeune homme a faim. Il n'est pas infirme. Voilà tout.

Mais ces paroles furent étouffées par les clameurs discordantes des mendiants qui entouraient le moine. Ils s'empressaient de saisir à l'envi les écuelles de soupe, et chacun se défiait de son voisin comme d'un voleur.

Le vieil aveugle ne bougeait pas et attendait patiemment que les frères servants pensassent à lui.

Le moine s'en aperçut; il ordonna aux distributeurs de servir au bonhomme une double portion et la lui porta lui-même avec une sorte de sollicitude respectueuse, car l'aveugle était un pèlerin de Rome, et il devait à son retour apporter au couvent une provision de chapelets et de scapulaires bénis par le Saint-Père.

François était allé retomber sur le banc de pierre et le front caché dans ses mains il maudissait sa destinée et doutait de la

Providence, lorsqu'il sentit ses mains s'écarter sous un effort bienveillant. Il releva la tête avec impatience, mais son visage s'adoucit en voyant la face placide et souriante du vieil aveugle qui soutenait de ses doigts tremblants sa large écuelle pleine.

— Mon cher enfant, lui dit à voix basse le bonhomme, je ne puis porter tout seul ce lourd fardeau. Ayez pitié de moi et ne vous offensez pas si je vous prie de m'aider à vider mon énorme écuelle.

— Je n'ai besoin de rien, pauvre aveugle, reprit François un peu humilié en le repoussant avec douceur. Mangez, vous

qui êtes vieux et débile; cette soupe rendra un peu de vigueur à vos membres alourdis.

— Jeune homme, dit le vieillard attristé, tu dédaignes l'offre du pauvre et tu as tort d'être fier dans la souffrance avec celui qui souffre comme toi. Ton corps jeune et vigoureux supportera moins que le mien le manque de nourriture. D'ailleurs je suis aveugle. Mon infirmité est mon gagne-pain. A chaque coin de rue, à chaque carrefour de route, des mains pieuses me jettent leur aumône, car on ne peut pas, à moi, me reprocher de ne pas travailler. Je chemine doucement, moi,

sans fatigue sur mon vieux Normand, et toi tu voyages à pied. Prends cette écuelle, mon cher enfant, ou je la jette à terre, — et cette portion de soupe ne profitera à nul autre, pas même à mon fidèle compagnon.

Emu, attendri par cette instance si cordiale et si pressante, Perrier saisit l'écuelle des mains de l'aveugle et la porta avidement à ses lèvres, puis, lorsqu'il fut rassasié, il lui dit :

— Merci, digne pèlerin, je n'oublierai pas votre charité. Pourquoi donc, sans m'avoir vu, vous êtes-vous senti attiré vers moi et ne m'avez-vous pas confondu avec ces gueux qui m'outragent?

— Oh! c'est que, malgré mes yeux éteints, je devine leurs faces hargneuses et hypocrites au son nazillard ou glapissant de leur voix, — et qu'à ton accent fier, doux et sonore, j'ai deviné une âme loyale et un visage ouvert. Adieu, mon enfant, espère en Dieu; il ne m'a jamais abandonné dans mes douleurs et je le prierai pour toi.

Puis l'aveugle s'approcha de son vieux cheval qui hennit de plaisir, le caressa doucement de la main, essuya avec un linge la sueur qui perlait à ses flancs maigres et pelés, et lui fit vider le fond de l'écuelle en l'écoutant manger avec une

expression de sollicitude inquiète qui illuminait sa physionomie aussi vivement que la flamme de deux yeux ouverts.

— Ce vieux spectre de cheval mange comme un chrétien! murmura le paralytique en regardant d'un œil louche la pauvre bête.

— Que veux-tu, Gervais, répliqua le cul-de-jatte, les carmes donnent maintenant la pâture aux richards.

— Tu as raison, Gorju. Porter double ration à ce vieil aveugle qui se fait traîner par un cheval, c'est une injustice criante!

— S'il faut à cette heure partager

avec les bêtes et avec les bacheliers qui courent les champs, le métier est perdu!

— Ce cheval serait certainement plus utile à de pauvres estropiés comme nous, reprit Gervais avec un sourire fourbe et sinistre, qu'au bonhomme Tristan qui est encore vert pour son âge et qui a d'excellentes jambes.

— C'est une idée, compère. On pourrait engager le pèlerin à se défaire de sa bête, quoiqu'il paraisse y tenir plus que de raison. Il faudra s'occuper de ce marché-là.

Les deux mendiants échangèrent un

coup d'œil d'intelligence sournoise. Cependant François, étourdi des clameurs confuses de tous les gueux, s'était hâté de quitter la place, plus leste et plus dispos qu'à son arrivée, grâce à la soupe de l'aveugle. Il sortit de la ville inhospitalière sans perdre de temps et sans trop se soucier de la direction qu'il suivait. Mais lorsqu'il eut marché une heure, il se sentit accablé de chaleur et de lassitude, et ne put résister à une soudaine envie de dormir. Il s'étendit tranquillement sur l'herbe, au pied d'un arbre qui déployait son parasol de feuillage sur le revers de la berge d'une petite rivière peu profonde.

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII.

Comment un jeune peintre peut remplacer avantageusement un vieux cheval.

Perrier dormait depuis quelque temps du sommeil d'un juste fatigué lorsqu'il fut réveillé en sursaut par des cris plaintifs. Il se frotta les yeux tout chargés de sable et assista à un pitoyable spectacle.

Le vieil aveugle Tristan conduisait à pied, par la bride, son cheval efflanqué qui cheminait au petit pas pliant sous le poids de deux étranges cavaliers, dans lesquels Perrier reconnut le paralytique et le cul-de-jatte, à qui le bonhomme charitable avait offert sa monture jusqu'au prochain village. La route était déserte et brillante comme un ruban d'or. Le soleil pailletait d'étincelles les flots endormis de la petite rivière. L'aveugle grommelait un cantique. Le paralytique jetait sur la campagne des regards inquiets et le cul-de-jatte Gorju défaisait négligemment quelque bandage trop étroit. Tout à coup Gervais donnant une violente secousse au

cheval, fit lâcher la bride à l'aveugle qui trébucha et faillit tomber la face contre terre. Puis guérissant par un miracle subit de la paralysie qui raidissait la moitié de ses membres, il enfourcha de ses longues jambes le pauvre Normand, tandis que le cul-de-jatte sautait à terre avec une agilité et une élasticité merveilleuses, et piqua des deux comme un mousquetaire.

Gorju s'était redressé de la façon la plus souple du monde et courait à la suite de son compagnon. Pour l'aveugle il restait abasourdi, se lamentant sans se rendre compte de l'incident et poussant les cris qui venaient de réveiller le jeune peintre.

Cependant le vieux cheval se voyant séparé de son maître hennissait de douleur, soufflait, suait, renâclait, chancelait sur ses jambes énervées et essayait de rebrousser chemin. A cet appel plaintif et désespéré, le bonhomme Tristan comprit tout. Les deux infirmes étaient deux ribauds qui lui volaient son pauvre fidèle Normand. Il voulut le rappeler. La voix sécha dans son gosier.

— Au revoir, compère Tristan! cria Gervais. Nous te débarrassons d'une fière charge, car ce bidet te coûte plus cher que deux enfants à nourrir!

— Normand! mon vieux Normand!

bégaya l'aveugle d'une voix étouffée et haletante. Rendez-le moi ! il n'est d'aucun prix pour vous! il ne connaît que ma voix ! il n'obéit qu'à moi !

— Il connaîtra bientôt notre bâton ! il obéira bientôt aux poings du paralytique! répliqua en riant Gervais.

— Et nous ne le gâterons pas en lui faisant manger de la soupe de chrétien, ajouta Gorju.

— Il est vieux ! il a besoin d'être ménagé, dit l'aveugle qui retrouvait ses forces pour courir sur leur trace. Je vous pardonnerai si vous ne le maltraitez pas!

— S'il crève nous vendrons sa peau et sa carcasse ! répondit gaîment Gervais.

L'aveugle les suivait toujours. Il allait droit à la rivière, sans que les misérables songeassent à l'avertir du danger. Ils avaient trouvé un gué où l'eau ne leur montait qu'à mi-jambes. Le vieux cheval se cabrait et résistait en vain. Les mendiants ne lui épargnaient ni coups ni injures. Gervais rayait ses flancs creux de la pointe d'un couteau ; Gorju qui le tirait par la bride lui assénait de formidables coups de poing sur les naseaux. Le bonhomme Tristan entendait le bruit de la lutte et ces coups lui tombaient sur le cœur :

— Gardez-le plutôt, s'écria-t-il, mais ne frappez pas mon vieux compagnon de misère!

Perrier s'était levé, et lui criait:

— Arrêtez! arrêtez! prenez garde! vous allez tomber à l'eau.

Mais Tristan n'entendait rien ou plutôt il n'écoutait que le hennissement désespéré du pauvre cheval. Ses pieds glissèrent sur la berge humide et il disparut sous l'eau.

A ce moment la laide figure de Gorju sembla se transfigurer et se couvrir du masque terrible de la Vengeance satis-

faite; sa haute taille voûtée se redressa et il laissa échapper un éclat de rire hideux comme celui que doit pousser le démon familier d'une âme tombée en péché mortel.

Perrier ressentit une surprise naïve en observant ce changement singulier qui effaçait l'attitude humble et servile du mendiant, qui donnait une signification altière et sinistre à tous ses gestes et qui semblait jeter un reflet de sang sur les taches de ses guenilles menaçantes; mais il ne put malheureusement entendre les étranges paroles que Gorju murmurait en s'éloignant après avoir vu l'eau tourbillonner et se refermer sur le pauvre aveugle :

— Adieu, bonhomme Tristan! tu ne t'es pas défié de moi, car tu ne pouvais me reconnaître; mais moi j'ai des yeux qui n'ont pas vieilli et qui ne t'ont pas oublié. Il y a longtemps que je m'étais promis cette minute de bonheur. Oh! la vengeance fait du bien! Va au ciel, mon vieux maître; tu t'y souviendras de moi à loisir. Je ne voulais d'abord que te priver de ton cheval et te voir mourir dans la détresse et l'abandon. J'ai mieux réussi que je ne l'espérais. Tu t'es sauvé une fois de mes mains; mais cette fois Dieu même voudrait faire un miracle en ta faveur qu'il ne te tirerait pas d'affaire.

Gorju se trompait, car François arriva

à temps pour retrouver Tristan sous l'eau et l'empêcher de se noyer; mais lorsqu'il l'eut remis debout sur ses jambes, il fut surpris de voir le bonhomme se refuser à remonter sur la berge et s'opiniâtrer à s'avancer dans l'eau, comme s'il obéissait machinalement à la voix gémissante de son cheval. Le peintre dut l'étreindre dans ses bras, en dépit de sa résistance, et le transporter à terre. Il ne parvint à le calmer un peu qu'en lui disant :

— Patience, bon Tristan, je vais rattrapper vos voleurs!

Mais les deux ribauds n'eurent pas plutôt compris la résolution de l'alerte jeune

homme qu'ils abandonnèrent leur proie au milieu de la rivière et gagnèrent lestement l'autre bord. Et de là les deux mendiants accablèrent le Bourguignon d'insultes et de railleries.

— Viens çà, beau chien d'aveugle, criait Gorju, viens nous donner la chasse. Il ne suffit pas d'aboyer; il faut mordre et nous avons la peau dure.

— Puisque tu es un si bon plongeur, ajoutait Gervais, ne perds pas ton temps à repêcher des aveugles; viens nous prendre dans ton filet.

Mais François ne songeait plus à les

poursuivre. Les lamentations de Tristan le touchaient plus que ces sarcasmes grossiers.

— Le lâche ! dit Gorju qui avait espéré pouvoir donner le change au jeune homme et l'entraîner loin de l'aveugle par une fuite astucieuse, et pendant ce temps livrer le vieillard infirme aux féroces manœuvres de Gervais.

— Le rodomont ! ajouta ce dernier. Il fait le capitan en gestes et en paroles, mais dès qu'il s'agit d'en venir aux coups, bonsoir ! Le brave tourne les talons.

— Allons, puisqu'il refuse le combat,

gagnons la montagne, dit Gorju; mais nous nous retrouverons en terre chrétienne, et le ribaud fera amende honorable du tour qu'il m'a joué, je le jure par les boyaux du diable, ou je lui tordrai le cou de mes propres mains.

Et le misérable faisant une grimace de désappointement qui rendit plus effroyable encore son visage couturé de cicatrices, entraîna son compagnon en lui disant avec son sourire narquois et cruel :

— Le pigeon a eu bon nez de ne pas s'allumer la bile à nos insultes, car j'avais sous mes haillons ce long couteau pointu

avec lequel je l'aurais lardé et embroché comme un poulet.

Cependant le vieux Normand, à bout de forces, luttait contre le courant pour retourner vers son maître qui criait toujours :

— Normand! mon pauvre Normand!

Perrier le saisit par la bride et le ramena sur la berge.

Cette lutte avait épuisé les dernières forces du bidet efflanqué qui s'affaissa sur ses genoux tremblants avec une toux d'agonie en arrivant près de l'aveugle. Ce dernier poussa un cri de joie. Normand

tourna vers son vieux maître un œil glauque et languissant. On eût dit que l'aveugle le regardait dans sa pensée. Le peintre admirait cette figure vénérable, ridée et creusée par les chagrins, hâlée par le vent et le soleil, mais à laquelle un nez aquilin, des sourcils blancs bien arqués, et une bouche finement dessinée donnaient une expression noble et sympathique.

La joie du pauvre homme fut courte. Le souffle du cheval s'éteignait et Tristan ressentait ses angoisses comme si ses propres membres étaient agités du frisson mortel. Il frémissait en écoutant les tressaillements convulsifs qui soulevaient les flancs amaigris de son compagnon, et de

grosses larmes roulaient sur ses joues creuses.

Normand essayait de se relever et retombait lourdement, en étendant sa tête décharnée sur les genoux de l'aveugle qui restait consterné, hébété, abîmé dans son désespoir.

— Repose-toi, mon fidèle Normand! murmurait-il d'une voix tremblante; tu es las, n'est-ce pas? à ton âge, te traiter si rudement! mais réponds-moi, Normand! ne connais-tu plus ma voix?

Le cheval moribond n'avait plus la force de hennir. Toute sa vie s'était rallumée et

réfugiée dans ses yeux attachés sur l'aveugle avec une expression douloureuse comme celle d'un regard humain; mais son maître ne pouvait le voir.

— Bon pèlerin, dit François, vous vous consolerez de cette perte et vous trouverez un meilleur cheval plus jeune et plus robuste.

— Un meilleur cheval! répéta Tristan d'un ton de surprise amère, et il étendit la main sur le corps de l'animal comme un bouclier propre à le défendre.

— Oh! il n'est pas près de mourir. Lève-toi, Normand. Nous ferons encore route ensemble!

Le cheval se débattait dans les dernières convulsions. Son souffle ressemblait à un râle. L'aveugle eut peur :

— Êtes-vous donc un messager de mauvaise nouvelle, dit-il avec agitation au jeune peintre. Normand, voudrais-tu me laisser seul ? Comment voyagerai-je sans toi ? Tu étais mon guide! nos hôtes avaient pitié du cheval comme du maître et nous ne nous quittions pas à l'écurie où je dormais à côté de toi! Ses yeux voyaient pour moi, monsieur! Il m'évitait les dangers comme la fatigue, savez-vous! Tu m'as gâté, bon Normand! Si tu meurs je n'ai plus qu'à m'en aller avec toi.

En même temps il soulevait la tête du vieux cheval et l'embrassait. Les jambes de Normand se raidissaient. Tout son corps s'alourdissait, inerte comme du plomb. L'aveugle promena ses mains tremblantes sur son poil hérissé et baigné d'une sueur froide, — et son chagrin éclata en sanglots.

Cette douleur navrante toucha le cœur de François Perrier.

— Ne vous abandonnez pas à un chagrin si profond, pauvre Tristan, dit-il avec douceur. Vous ne serez pas abandonné, car si vous perdez votre cheval,

vous gagnerez un guide fidèle et un serviteur vaillant et robuste.

— Ne vous moquez pas de moi, monsieur! Un jeune homme se lasserait bientôt d'accompagner un vieil aveugle! Je n'ai jamais lassé la patience de Normand; mais ne me dites pas qu'il va mourir! Regardez-le et dites-moi qu'il vivra!

— Pourquoi vous tromperais-je! ne vous ai-je pas promis de remplacer votre cheval mort?

Tristan toucha les naseaux de la pauvre bête; ils étaient glacés par le froid de la mort et un flot d'écume rougeâtre

mouillait sa bouche entr'ouverte. Normand expirait. L'aveugle poussa un cri terrible.

— Qui m'aimera maintenant! murmura-t-il avec consternation.

— Je vous aimerai, mon père, répondit gravement François, vous qui avez pris ma défense et qui m'avez secouru sans me connaître.

Un triste sourire de doute erra sur le visage de Tristan.

— Comme nous nous parlions, Normand et moi, reprit-il. Ah! il me comprenait si bien! sans lui j'aurais péri mille

fois au fond d'une mare ou d'un ravin.

— Qui donc vous a retiré tout à l'heure de la rivière? dit François d'un ton de doux reproche.

— C'est à cette heure que je suis véritablement aveugle, car Normand ne me portera plus, continua le bonhomme.

— Rassurez-vous, mon père. Je serai doux et patient comme le pauvre Normand, mes yeux verront pour vous. Et quand il faudra vous faire franchir un gué périlleux ou gravir quelque rude sentier des montagnes, je vous porterai sur mon dos comme eût fait Normand.

L'aveugle écoutait avec une surprise croissante les réponses du jeune Bourguignon, mais il lui répondit avec un accent de défiance et de soupçon :

— C'est impossible, mon enfant. Ton cœur est noble et généreux, mais tu n'as pas calculé tes forces. Que suis-je ! un vieux mendiant ! Et tu aurais bientôt honte de mes haillons et de ma misère ! tu renierais demain ton compagnon ! C'était bon pour Normand de souffrir avec moi la faim, le vent, la pluie et le soleil sans se plaindre jamais.

Le jeune artiste sourit.

— Je ne me plaindrai pas plus que

Normand, reprit-il encore. D'ailleurs, j'ai accepté moi-même l'aumône du mendiant, j'ai partagé sa soupe, et quand vous l'ordonnerez, mon père, et bien! je mendirai pour vous sans rougir, car votre infirmité commande la pitié et la charité.

L'aveugle leva ses mains au ciel :

— Merci, mon Dieu! d'avoir inspiré cette sainte résolution à ce brave enfant. Mais non, mon fils, je ne veux pas enchaîner ta florissante jeunesse à ce sort humiliant et misérable. Tu n'es pas né pour être le guide et le valet d'un vieil aveugle?

— Je vous demande comme une grâce

de partager votre bonne et mauvaise fortune, dit le peintre d'une voix suppliante.

— Mais sais-tu que j'ai un long pèlerinage à accomplir, car je vais à Rome pour le nouveau jubilé que le Saint Père a fait annoncer dans toute la chrétienté.

— Moi aussi je veux aller à Rome, mais pour y étudier les fresques de Raphaël et le *Jugement dernier* de Michel-Ange. Refuserez-vous d'être l'instrument qui peut rendre mon avenir glorieux.

— Tu es donc un pèlerin de l'art sublime de la peinture? demanda vivement l'aveugle.

— Je suis un humble apprenti du grand compagnonnage, répliqua François Perrier. Mais que vous importe, mon père.

— Que m'importe! mon fils; mais il y a vingt ans, moi aussi j'étais peintre, s'écria Tristan; mais depuis vingt ans une nuit épaisse me cache les merveilles de l'art et me sépare de ce monde magique où s'éveillent sans cesse de nouvelles créations. Mais j'entends parler des tableaux et des statues des maîtres et je ne puis les voir. Je les touche et je ne puis les voir. Comprends-tu ce supplice? Les couleurs se fondent et s'harmonisent dans mes rêves, ma main cherche des pinceaux, mon esprit crée de vastes compositions, et je suis condamné à

l'impuissance d'admirer et d'exécuter. Oui, nous partirons ensemble, puisque tu es artiste. Je veux pouvoir jouir par tes yeux et par tes récits de l'ombre de ces sensations étranges qui ont enchanté ma jeunesse.

— Allons! décidément, dit François Perrier, Dieu m'éprouve, mais il ne condamne pas mon voyage à Rome, et avec un aide si puissant, je suis certain d'atteindre mon but. Qu'importe d'y arriver en compagnie d'un aveugle pourvu que j'y arrive!

Et il ajouta joyeusement : — je suis prêt à me remettre en route, mon père!

— Jeune homme, tu es plus impatient

que le pauvre Normand, répliqua l'aveugle. Laisse-moi prier ici! Je ne puis oublier si vîte le compagnon qui m'a fidèlement servi pendant de longues années de misère.

Et il s'agenouilla près du corps du vieux cheval mort qui, la tête tournée vers lui, semblait encore le suivre du regard.

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII

Qu'il est dangereux de ne rien jeter dans une aumônière.

Les deux pèlerins n'eurent pas mauvaise chance en route. Partout ils reçurent beaucoup d'aumônes. Les hommes donnaient par pitié pour l'aveugle, les femmes par intérêt pour le jeune et loyal

visage de son conducteur. D'ailleurs le passage d'un pèlerin de Rome n'était-il pas une bénédiction du ciel!

Perrier était doué d'un vif et charmant esprit; il animait la conversation par de continuelles saillies, par des observations drôlatiques, par des descriptions colorées pour sauver l'ennui du voyage. Le vieil aveugle prenait de plus en plus confiance en lui et reportait sur ce guide jovial et dévoué l'affection qu'il réservait jadis au mélancolique Normand.

François se complaisait souvent à causer avec lui de la fidélité et du courage du pauvre cheval mort. Il profitait des longs

récits de Tristan pour s'arrêter sous un berceau de pampres ou sur le bord d'une source fraîche, et là, son crayon esquissait rapidement une ruine majestueuse, quelque vieux donjon féodal brûlé dans les guerres de religion et dont les pierres moussues s'éboulaient sous l'escalade d'une chèvre alerte. Si les arcades mutilées d'un acqueduc romain évoquaient à sa pensée une des légions romaines de Julius César, ce vainqueur de Vercingetorix qui, le lendemain de la bataille, changeait ses soldats en cantonniers et en maçons, il dessinait l'acqueduc triste et sévère en égayant le paysage aride d'un groupe de paysans, de bandits ou d'animaux.

Un jour, ils s'arrêtèrent sous un gros noyer, au bord du lac de Genève, car on touchait à la fin d'août et la campagne incendiée par le soleil ardait comme une fournaise. Perrier s'installa au pied de l'arbre pour dessiner :

— Que tu es heureux, François, lui dit l'aveugle, de pouvoir admirer et reproduire cette splendide nature. Voir! n'est-ce pas aimer et savoir. Oh! qu'il est cruel de sentir brûler en vain dans son cœur la soif de la curiosité insatiable et infinie, de vouloir vainement absorber les merveilles de la création depuis la goutte d'eau qui tremble au soleil dans le calice d'un liseron, jusqu'à la cascade écumante

dont les spirales semblent joindre comme les degrés d'un escalier gigantesque et mouvant, l'éther pourpré du ciel à la terre verdoyante. N'est-ce pas là le supplice du damné? Je ne vois rien que dans mon souvenir et le passé ne se reproduit à ma pensée que terne et décoloré. A quoi sert que Dieu ait émaillé la terre de sites merveilleux, que le génie de l'homme ait entassé sur le sol tant de palais, d'églises et de statues, que les siècles passés nous aient légué leurs armes, leurs costumes et leurs ruines, que le soleil se lève dans un ciel d'opale et se couche dans des nuages d'or et de flamme, — puisque une nuit aussi épaisse que celle de la

tombe, remplace pour moi cette fête rayonnante et éternelle. Mon âme est éteinte ainsi que mes yeux, car l'âme de l'artiste, c'est le miroir qu'il promène le long du chemin. Comme Ixion, je tourne sur ma roue brûlante. Comme Sisyphe, je roule mon rocher qui retombe et m'écrase. Comme Tantale, je tends des lèvres sèches et altérées vers la source qui s'écoule et se tarit dans le sable. Oh! l'artiste aveugle qui ne peut plus toucher un pinceau que pour créer des formes ridicules, lorsqu'il voit le beau idéal dans son imagination, qui ne peut plus étudier avec amour les lignes chastes et pures des vierges de Raphaël, ou les chairs vivantes

et rosées des nymphes de Rubens, celui-là est aussi à plaindre que le musicien devenu sourd, qui n'entend plus les symphonies dans sa tête et pour qui les basses et les violons sont des morceaux de bois sans âme et sans voix. Oui, le peintre aveugle et le musicien sourd ne sont plus que deux moribonds qui subissent la vie comme une agonie, deux mutilés, deux impuissants, deux cadavres qui ont le tort de n'être pas couchés sous une dalle du cimetière. C'est un noble métier que le tien, François, mais Dieu veuille que tu n'aies jamais à en souffrir comme j'en ai souffert !

— Bon Tristan ! dit le jeune Bourgui-

gnon. Vous avez le cœur d'un artiste véritable et sans votre infirmité, je suis certain que votre talent eût jeté un grand éclat, car vous êtes encore plus enthousiaste que moi de notre art sublime. Mais dites-moi, n'avez-vous pas déjà, dans votre jeunesse, visité l'Italie?

— Crois-tu donc, répliqua l'aveugle avec une sorte d'ironie, que hors de l'Italie il n'y ait point de salut pour l'artiste. Tu ressembles à tous tes frères; à peine nés, ils cherchent d'un regard inquiet les pays lointains. L'Italie les attire la première. Ce doux nom les fait tressaillir. Rome! Rome! leur crie une voix inconnue. L'antique et sainte cité les ap-

pelle par la magie toute puissante des madones du divin Sanzio, des damnés de Michel-Ange, et d'un ciel lumineux et profond, tableau signé par la main de Dieu. Cependant je sais des peintres et des plus illustres qui n'ont jamais foulé en pleurant ce sol sacré.

— Nommez-en donc un seul? demanda impétueusement François Perrier.

— Hans Holbein, le grand Holbein! dit en souriant l'aveugle, ne le regardes-tu pas comme un maître, mon ami? et sais-tu quelle fut l'Italie de ce glorieux peintre? Ce fut la froide Angleterre, la patrie du brouillard, mais il eut pour Mecène le

noble chancelier Thomas Morus, mais il eut pour ami le terrible Henri VIII, qui joûta avec François Ier au *Camp du drap d'Or*, qui fit passer tant de femmes de son lit nuptial à l'échafaud et qui punit le Saint Père d'avoir résisté à un de ses caprices en se sacrant pape d'une nouvelle religion; mais un jour qu'il était enfermé dans son atelier, absorbé par le travail, un pair du royaume voulut forcer sa porte, ivre qu'il était de vin et de colère, et Holbein le saisissant à bras le corps le jeta si rudement en bas de l'escalier que le fier lord roula aux pieds de ses serviteurs tout meurtri!

— Ah! Holbein avait un vaillant cœur,

s'écria Perrier dont les yeux étincelèrent; il ne ressemblait pas à ces peintres serviles qui sont plutôt les bouffons et les domestiques des grands seigneurs que leurs compagnons. Mais que fit le lord, mon bon Tristan ?

— Demande-moi d'abord ce que fit le pauvre Holbein, cher enfant, répondit l'aveugle. Il était aussi irascible et violent que son ami Henri VIII ; mais il n'était pas fou, et il savait qu'on ne traitait pas impunément un lord d'Angleterre comme un chien enragé. Les gentilshommes du lord avaient déjà tiré leurs épées et s'apprêtaient à le charger. Il se sauva par le toit de sa maison.

— Il se sauva! répéta Perrier avec un accent de dédain.

— O tête brulée! dit le vieux Tristan; devait-il donc se faire éventrer par ces bons gentilshommes, si dévoués à leur maître. Oui, il se sauva par le toit et parvint ainsi jusqu'au cabinet de son ami Henri VIII. Il se jeta à ses pieds et le supplia de lui octroyer sa grâce sans lui avouer son crime. Le roi fort surpris le releva; mais quand il sut que cet excellent peintre avait fait rouler un lord du parlement en bas de son escalier, il parut très embarrassé. Il ménageait beaucoup son parlement, ce grand roi, car sans ce parlement il n'eut pu ni faire couper le

cou à ses femmes, ni remplacer le pape dans le royaume d'Angleterre. Tout d'abord il tança vertement son peintre favori; puis il l'enferma dans le cabinet et lui défendit d'en sortir sans son ordre. Quinze jours après le lord se faisait transporter plus emmailloté de bandages qu'une momie d'Égypte, chez le roi Henri VIII, et comme ce dernier restait calme et indifférent à l'écouter crier:

— Sire, justice! justice!

Le noble pair ne se contint plus et dit:

— Il s'agit d'un lord et non d'un chien,

sire, et puisque Votre Majesté me refuse justice, je me ferai justice à moi-même.

Le roi sourit dédaigneusement, et le lord hardi dut trembler en entendant cette réponse que tout artiste doit garder gravée dans son cœur et dans sa mémoire.

— Vous allez déchirer vos bandages, cher lord, et vous venez de manquer de respect à votre souverain. C'est maintenant à vous de crier grâce et de demander merci au lieu de crier justice! quant à Holbein.....

Il fit un signe et Holbein sortit du cabinet où il était resté prisonnier.

— Quant à Holbein, reprit-il, cet artiste est un des plus précieux joyaux de notre couronne. Il faut donc me le conserver, messieurs, et non lui chercher querelle. A cette heure même je puis envoyer quérir sept paysans sur le grand chemin et en faire sept comtes comme vous, mylord; mais de sept comtes comme vous je ne ferais pas un peintre tel que lui. Donc, insulter Holbein, c'est s'attaquer à moi. Rentrez dans votre atelier sans crainte, mon ami; vous êtes sous le manteau du roi.

Holbein obéit et depuis ce jour, nul autre que Henri VIII n'osa venir le déranger dans son atelier, sans sa permission.

— Brave Holbein et noble Henri! s'écria François; mais, hélas! où sont les souverains qui ressemblent à cet hérétique royal?

— Mon fils, répliqua Tristan, l'empereur Maximilien proclama, au milieu de sa cour, que maître Albrecht Durer valait un duc; et l'empereur Charles-Quint ramassa le pinceau du Titien. Pour en revenir à Holbein, je te le répète, ce grand peintre n'alla point en Italie; il travailla tout seul, il n'étudia que sa propre inspiration, il ne chercha de modèles que dans sa pensée et son cœur.

— N'importe! dit François, l'Italie est

la terre promise de l'artiste, car elle est couverte des chefs-d'œuvre anciens et modernes. Rome est notre école, Rome la ville éternelle que les barbares ont souvent prise d'assaut, mais qui a toujours vaincu les barbares, ses vainqueurs. C'est au soleil éclatant de l'Italie et non aux brumes du Nord que nous devons demander le feu sacré.

— Mais, insensé, reprit l'aveugle, ce feu sacré que tu veux en vain demander au soleil de l'Italie, Dieu l'a caché au fond de ton cœur; ne cherche pas ailleurs. C'est là que couve cette flamme qui échauffe et vivifie la pensée, cet ardent foyer qui illumine pour nous la nature et qui nous

inspire. Depuis que mes yeux se sont éteints sous leurs paupières alourdies, que de fois je l'ai senti se réveiller sous sa cendre. Horrible tourment! concevoir et être impuissant à produire!

Le pauvre Tristan laissa tomber sa tête entre ses deux mains crispées :

— Pourquoi ne m'a-t-il pas tué, mon Dieu, le misérable qui a fait de ma vie un enfer! murmura-t-il ; et deux grosses larmes coulaient lentement le long de ses joues brunes amaigries par la souffrance.

François posa doucement la main sur l'épaule de son compagnon : — Ami, lui

dit-il, confiez-moi ce secret qui semble ronger votre cœur comme une plaie vive.

— Pourquoi attrister ton souvenir d'une histoire aussi désolée que la mienne? A ton âge, il faut marcher avec confiance dans les sentiers verts et fleuris; il ne faut pas laisser tes espérances se faner le long des routes poudreuses qui ont lassé mes pieds.

— Joie ou misère, vous le savez, tout doit être commun entre nous, dit vivement Perrier.

— Eh bien, soit! repartit l'aveugle. Qui sait! Le récit de ma vie sera peut-être

pour toi une salutaire leçon. Si mon malheur te sert de bouclier et d'expérience, je bénirai Dieu de notre rencontre.

— Je vous écoute, bon Tristan, comme j'écouterais la voix de mon père lui-même.

L'aveugle sourit doucement à cette réponse pleine d'effusion et commença son histoire douloureuse :

— Tel que tu me vois, mon fils, courbé et tremblotant sous ces haillons sordides, la lèvre lasse de marmotter des psaumes et de demander l'aumône, les pieds poudreux et durcis par les calus comme le sabot d'un cheval, la barbe argentée par

le souci de chaque jour, les yeux couverts d'une ombre que nul rayon n'effacera, — je suis le fils d'un fier gentilhomme, d'un haut et puissant seigneur, d'un de ces grands barons que l'on encense à l'église comme des dieux. Je descends d'une de ces fortes races féodales qui dentelaient de donjons et de tourelles les bords verdoyants du Rhin, ce fleuve facile à s'irriter capricieusement comme la mer. Je ne te dirai pas le nom de mon père, car ses os tressailleraient dans sa tombe si j'osais accoler son écusson à ma besace de mendiant.

Je n'étais pas destiné à continuer cette lignée de guerroyeurs aux mœurs rudes.

Mon premier malheur fut ma naissance, car elle coûta la vie à ma mère. Le baron ne me le pardonna jamais, car il l'aimait comme le lion aime l'écureuil qu'on lui jette pour jouet dans sa cage. C'était d'ailleurs un farouche chasseur, qui passait sa vie monotone le jour à courir la bête fauve dans ses bois et ses plaines, à festoyer gaillardement le soir et à dormir la nuit, quand il n'avait ni procès ni querelles avec ses voisins. J'étais abandonné aux soins de ma nourrice Madeleine et nul autre ne s'inquiétait de moi. Je ne tenais de mon père que ses instincts nomades et aventureux. Je poussais comme l'épi dans le champ.

Parfois, l'hiver, quand les chemins défoncés se changeaient en canaux, quand la neige poudrait les arbres et voilait le sol de son triste suaire, mon père, assis sous le manteau de la haute cheminée sculptée, m'attirait par mes longs cheveux flottants, essayait de me faire tenir immobile sur le bout de sa large botte de chasse, et portait à mes lèvres une coupe où pétillait le vin doré du Rhin; mais je criais comme un damné, je me débattais et m'échappais de sa rude étreinte, car son visage couturé, barbu et rougi par la lueur des bûches craquant dans l'âtre me faisait vraiment peur. Alors il me repoussait dans un coin obscur, haus-

sant les épaules d'avoir créé un si faible, si chétif et si débile rejeton. Il regrettait hautement de ne pouvoir laisser son château et son épée à un robuste garçon, moulé sur son corps gigantesque. Pour moi, je pleurais silencieusement réfugié auprès de mon seul ami. Cet ami me réchauffait et me consolait en me léchant les mains, — car c'était tout simplement un gros chien, nommé Pollux, qui remplaçait le père insoucieux auprès de l'enfant abandonné. Cette phrase-là te fait rire, n'est-ce pas, François! Je le devine. C'est que tu as été aimé et que tu ne peux comprendre le froid, l'ombre, le vide qui endolorissent un cœur frois-

sé par l'indifférence des mercenaires.

J'étais le fils du maître, le louveteau avec lequel nul n'osait jouer de crainte d'être mordu, l'héritier que le vassal n'osait aimer de peur d'être châtié de cette affection comme d'une familiarité criminelle.

Le baron avait l'humeur sauvage et n'était jovial qu'à table, avec ses égaux. Pollux, lui, ne connaissait pas mes armoiries; il ne craignait pas mon fouet d'enfant et il laissait mes petites mains saccager son épaisse fourrure. Souvent même je me cachais dans son chenil et je m'endormais couché sur le bon chien,

dont j'entourais le cou de mes bras et qui n'osait ni aboyer, ni remuer. Comment ne l'aurais-je pas préféré à mon père?

Il faut être juste cependant. Je me souviens d'une journée brumeuse — anniversaire de la mort de ma mère — où le baron me fit agenouiller au prie-dieu de la défunte et m'ordonna de prier pour son âme. J'obéis ému et effrayé à la fois. Quand je me relevai, je le vis me regarder avec une attention triste et profonde; il cherchait à surprendre dans mes traits une ressemblance prodigieuse en effet avec ceux de ma mère. J'étais pour lui le portrait vivant de cet ange gardien envolé. Ses paupières devinrent humides. Il

s'attendrissait involontairement. Enfin il m'embrassa avec une sorte d'emportement étrange, puis son visage se crispa d'une expression d'égarement et se détournant pour me cacher le frisson soudain qui agitait tous ses membres, il s'éloigna sans prononcer une parole. Je l'entendis marcher pendant longtemps avec agitation sur les dalles sonores de la grande salle peuplée des Images de nos aïeux. J'allai à petits pas regarder curieusement à la porte. Je vis le baron s'arrêter en soupirant devant plusieurs de ces portraits et murmurer : — Jamais le pauvre Tristan ne pourra porter comme vous, mes bons seigneurs, la cuirasse, le casque et

l'épée, mais il ressemble tant à sa mère!
Ou bien, il s'arrêtait devant les hautes et étroites fenêtres d'où il contemplait les côteaux dépouillés, endormis sous le brouillard et le Rhin furieux qui grondait sa menace éternelle; puis il disait : — Ce n'est pas Tristan qui saurait échapper à ses ennemis comme notre ancêtre Maximilien, sur une méchante barque en ramant d'une seule main pour couper le courant, l'autre ayant été percée par la flèche d'un archer Suisse! Mais il ressemble tant à sa mère!

Au fond du cœur, il m'aimait, mais il était honteux et humilié de ma chétive apparence. Il ne s'inquiétait pas de savoir

si le cœur était vaillant quand le bras était débile. Plein d'une confiance orgueilleuse dans la force physique et visible, il ne se doutait même pas qu'un corps frêle et délicat pût s'endurcir par l'habitude des travaux, des fatigues et des dangers.

D'ailleurs la solitude même à laquelle j'avais été abandonné me prédisposait plutôt à la rêverie habituelle aux bergers qu'aux exercices violents du chasseur. J'aimais à errer le long des bois, des haies et des rives du fleuve sans autre compagnon que Pollux. La voix sévère et mélancolique du Rhin et les chœurs étranges du vent se lamentant au fond des ra-

vins, aux cîmes des forêts, aux guettes des donjons m'apportaient des sensations enivrantes. Souvent je me réveillais la nuit en sursaut, saisi d'une soif singulière d'espace, d'air et de liberté; je m'habillais rapidement, j'ouvrais ma fenêtre pour admirer le clair de lune ruisselant comme une gaze d'argent sur toute la campagne, et je finissais par me laisser glisser dans les fossés du château au risque de me rompre le cou. Alors j'allais rôder avec une curiosité inquiète et crédule aux sites redoutés dont la tradition faisait le domaine des assembleurs de nuées ou des Lavandières nocturnes.

J'affrontais ces épaisses brumes, dont le

vieux Rhin s'enveloppe comme d'un manteau, dans l'espoir de surprendre les sabbats mystérieux des lutins chargés d'égarer le voyageur par leurs signaux perfides; je cherchais à démêler dans les clameurs discordantes de la raffale, le bruit monotone, régulier et sinistre des battoirs magiques. Mon imagination s'effarouchait à plaisir; je croyais entendre et voir distinctement les images de mes rêves, jusqu'aux sorciers nains accroupis sur la crinière échevelée des chevaux errants et une sueur glacée perlait à la pointe de mes cheveux hérissés. Enfin, je rentrais au matin, brisé, lassé, fiévreux et le cerveau troublé de ces folles chimères.

Je ne sais où m'aurait conduit cette existence morne, calme, rigide en apparence et si bizarrement surexcitée de visions et de vagues aspirations en réalité, sans un événement assez simple qui devait décider de ma destinée.

Un soir, dans une de mes lointaines excursions, je fus attiré au bord du fleuve non par le clapottement des vagues, mais par les cris de quelques paysans qui se pressaient avec des torches sur le bac de Zarhneim. Une petite fille de six ans venait de tomber à l'eau. Les paysans stupides se contentaient de retenir violemment la mère qui, toute encapuchonnée dans sa mante de voyage, voulait al-

ler disputer au Rhin cette chère proie. Jamais je n'oublierai l'expression amère et désespérée du visage de cette Niobé abîmée dans sa terreur. Je crus voir une de ces créatures idéales dont étaient peuplés mes songes, et je m'étonnai qu'elle n'eût pas le pouvoir de commander aux flots de s'ouvrir devant un geste de sa main et de lui rendre son enfant. Mais tout d'abord j'avais fait un signe impérieux à Pollux. Le bon et brave chien s'était jeté à l'eau, avait plongé et il rapporta bientôt en la traînant par ses longs cheveux une petite fille blême et glacée.

La mère sauta dessus comme une lionne, la pressa sur son cœur avec un

rire convulsif, et jeta autour d'elle des regards où rayonnait une joie presque folle.

Au même instant le passeur détacha la corde qui amarrait le bac, les torches cessèrent d'éclairer le groupe des passagers de leurs reflets rougeâtres, tout retomba dans la nuit et je restai seul sur la rive, sans que personne eût songé même à me remercier au milieu du trouble et de la confusion. Le bac en s'éloignant emportait cette tragédie muette comme une vision, de sorte que je me demandai sérieusement si j'avais rêvé.

Je crois encore que cet incident fût la

source de mon amour pour la peinture. J'avais été émerveillé du visage sombre de la mère, aux contours purs et sévères comme ceux des impératrices que nous admirons sur les médailles antiques, — mais te dire l'impression qui me remua le cœur, tout enfant que j'étais, en voyant le visage de la petite fille noyée, cela me serait impossible.

Il me sembla qu'un sang plus chaud affluait dans mes veines.

J'étais frappé d'extase comme si mes yeux se dessillaient à une éclatante lumière, comme si j'avais franchi le seuil de ce monde enchanté que poursuivaient

mes rêves; mon cœur se gonflait et je finis par pleurer abondamment.

Je pourrais bien te décrire ses longs cils de velours, ses cheveux magnifiques, sa bouche éclose comme une grenade au soleil, sa peau dorée et diaphane, ses pieds et ses mains de fée, — car tous ces détails s'étaient à l'instant gravés dans mon souvenir; — mais à quoi bon? les mots sont impuissants à faire revivre l'image de la beauté extérieure comme à ressusciter le charme d'une mélodie ou l'arôme d'un parfum.

Le peintre seul, s'il est inspiré, peut rappeler le fantôme de la forme créée par

Dieu pour éblouir un instant nos yeux et s'évanouir.

Voilà ce que je compris instinctivement, François, lorsque je me surpris à la suite de cette aventure esquissant, crayonnant, charbonnant au besoin sur les murs l'épisode dont j'avais été le héros inconnu.

Je recherchais avec une ardeur fébrile dans ma mémoire le moindre linéament du visage de l'enfant, le pli de ses lèvres contractées, le dessin charmant de ses petites mains pâles et fines ; mais j'éprouvais un mortel regret de n'avoir pu connaître la couleur de ses yeux, restés fermés, de n'avoir pu entendre le son de sa voix, restée muette.

Je lassais mon esprit à rouvrir ces beaux yeux sous leurs franges veloutées, à les animer de cet azur inaltérable, profond et brillant d'étoiles qui semble, dans les nuits d'été, être la frontière du Paradis.

Les basses et les violes les plus mélodieuses me paraissaient grincer des sons faux et criards, quand je songeais au timbre argentin, caressant et sonore, qui devait s'exhaler de cette bouche vermeille. Enfin je n'éprouvais un peu de trêve à mes tortures, qu'en matérialisant mon souvenir et mon rêve sur le papier; le crayon à la main, j'étais presque heureux.

C'est ainsi que je devins peintre.

J'avais quinze ans lorsque mon père mourut en chasse d'un coup de boutoir de sanglier traqué dans sa bauge. Livré à moi-même, les instincts de mon enfance, qu'il avait inutilement tenté de comprimer, en me faisant fréquenter les Académies, se réveillèrent avec une impétuosité inouïe. Je jetai l'épée aux orties.

J'avais pour tuteur le chanoine de Saint-Maxence, mon oncle maternel, qui, plus occupé du soin de son salut que de mon avenir, me laissa vivre à ma guise.

L'indépendance, les voyages, la gloire étaient nécessaires à ma vie ; je sen-

tais mon cœur agité d'une curiosité inquiète et vague que je n'osais plus m'expliquer par la poursuite chimérique et puérile de l'apparition qui avait troublé mon enfance. Je voulus étudier sérieusement la peinture et je commençai mon noviciat sous un maître renommé de la ville impériale de Francfort. J'appris tout d'abord à reconnaître mon ignorance. Pendant longtemps mon existence fut mêlée d'espoir et de dégoût, de larmes amères et de folles joies. Un jour, j'admirais en moi un nouveau Raphaël; le lendemain je n'étais plus qu'un misérable barbouilleur, indigne d'enluminer un missel. C'est notre histoire à tous. Sous la couronne

de fleurs se cache la couronne d'épines. Enfin après dix ans de persévérance et de travail, j'étais peintre.

Un jour, le hasard, ou plutôt le désir d'admirer un tableau de Martin Schœn m'attira dans une église de la bonne ville. C'était pendant l'office divin. J'aspirais le suave parfum de l'encens qui brûlait au pied de l'autel; j'écoutais la voix harmonieuse des enfants qui chantaient en chœur; le scintillement des étoles, l'éclat des tentures, l'illumination des cires odorantes, le silence religieux des fidèles agenouillés, tout me plongeait dans une sorte d'extase, lorque je vis une jeune fille vêtue de blanc s'avancer lentement

à travers les groupes. Elle tenait à la main une aumônière de velours frangée d'or, qu'elle tendait à chacun avec une grâce chaste et divine, — et chacun, en échange d'un gracieux sourire de la belle quêteuse, s'empressait d'y déposer son offrande.

Quant à moi, j'étais resté ébloui ; mon regard éperdu ne pouvait la quitter. Je ne priais plus. Je n'ornais plus les murs nus de l'église de tous les tableaux capricieux que je venais de rêver. Je n'admirais plus le soleil embrâsant la rosace des couleurs caméléonniennes du prisme. Je ne m'occupais qu'à regarder cette merveilleuse beauté que je croyais reconnaître pour la

compagne familière de toutes mes heures, — et pourtant où donc l'avais-je vue? Je me creusais la cervelle à fouiller dans mon souvenir stérile.

Qu'elle était belle, ô mon Dieu! Jamais madone ne me parut plus naïve, plus sereine et plus pure. Sa taille svelte, ses cheveux annelés, son col souple, sa démarche légère ne semblaient pas appartenir à une mortelle. Ses longs cils abaissés voilaient modestement son regard que je ne pouvais surprendre. Pourquoi mon cœur battait-il d'une émotion inconnue! Je n'aurais pu le dire, mais l'homme n'est-il pas armé d'un instinct mysté-

rieux grâce auquel il sent venir à lui le bonheur ou le mal.

Enfin elle s'arrêta devant moi, qui restais immobile comme les statues de marbre de la nef. Confus, rouge, interdit, je ne pensais pas à mettre ma main à mon escarcelle. Elle leva les yeux vers moi, et alors, puissances du ciel! je la reconnus, — je revis ces yeux bleus comme la voûte éthérée, animés de ce regard céleste que j'avais si souvent rêvé et qui me troubla jusqu'au fond de l'âme. Surprise de mon embarras, la jeune quêteuse fit une petite moue, moitié sérieuse, moitié souriante, et s'inclinant avec une grâce singulière, — elle me dit :

— Pour les pauvres, messire!

C'était bien sa voix séraphique, le timbre frais et virginal que j'avais entendu vibrer à mes oreilles dans mes hallucinations fiévreuses. Transporté d'une joie étrange, je portai précipitamment la main à mon escarcelle et à mes poches; je les trouvai vides, tout à fait vides. J'avais, la veille, perdu aux dés mon dernier sol avec des peintres qui partaient pour Rome, et je comptais même payer mon hôtellier en enluminant sa vieille enseigne que le vent et la pluie avaient détériorée. J'aurais voulu m'engloutir à cent pieds sous terre. La rougeur de la honte me monta au visage.

En remarquant que tous les yeux se tournaient malicieusement vers moi et que mes voisins commençaient à ricaner tout bas, je sentis redoubler mon trouble.

Cependant la jeune fille eût pitié de moi; touchée de mon embarras, elle allait s'éloigner. Je la retins hardiment par le bras et frissonnai de la tête aux pieds au doux contact de cette peau fraîche et satinée. Je sentis un ruisseau de feu courir dans mes veines : — « Pardon, lui dis-je d'une voix altérée. Vous n'avez pas compris mon hésitation. Je ne voulais pas salir votre aumônière de quelque

méchante pièce d'argent rognée. Voilà tout. »

Et je jetai en même temps, dans la bourse sainte, une bague d'or, précieusement ciselée, que j'arrachai violemment de mon doigt; c'était un souvenir sacré que m'avait légué ma mère.

La damoiselle me remercia par un doux sourire et continua sa quête. Un rayon de soleil auréolait sa tête et ses cheveux dorés aux reflets diamantés. Il me sembla que mon cœur la suivait. Quand elle eut disparu au tournant de la nef, je crus que la nuit emplissait soudainement l'église, que les hautes colonnes s'affaissaient sous

le poids des voûtes, que les cierges s'éteignaient, que les voix des chœurs expiraient dans le vide. L'agitation de mon sang dans mes artères troublait seule ce silence soudain.

Quand, après la prière du prêtre, les chants recommencèrent, je distinguai une voix entre toutes, claire et vibrante comme le son du cristal; c'était une caresse amoureuse pour l'oreille; c'était l'harmonie d'une brise courant sur les roseaux.

Mon rêve s'était incarné dans cette jeune fille et je résolus de la revoir à tout risque car je sentais qu'elle était la maîtresse suprême de ma destinée.

Je quittai l'église absorbé par mon idée fixe, au point de craindre par instants que la folie ne commençât à secouer ses grelots creux dans mon cerveau.

CHAPITRE NEUVIÈME.

IX

Comment la belle Ulrique quitta son mari pour lui prouver qu'elle l'aimait.

Je passai le reste du jour sans repos et la nuit sans sommeil; le lendemain je voulus me mettre à la recherche de cette éblouissante jeune fille qui m'avait paru le modèle inimitable de la perfection.

Je ne tardai pas à obtenir les détails les plus minutieux sur sa naissance et sa triste situation. Elle se nommait Ulrique de Thornstein et elle était orpheline. Une vieille tante, du côté paternel, lui avait donné asile, mais la pauvre enfant achetait chèrement cette hospitalité chagrine au prix d'humiliations sans nombre. La tante, dévote, minutieuse, avare et entichée de sa noblesse à l'excès, la tenait à la chaîne de tous ses caprices et de ses bizarreries d'humeur comme une esclave. La beauté même de la jeune fille attisait sourdement la jalousie de sa vieille parente qui lui répétait sans cesse que c'était un piége de Satan. Jamais Ulrique ne

jouissait d'une heure de liberté, si ce n'est à l'église où elle pouvait, du moins, vivre un instant avec elle-même en priant Dieu. Son éloge était du reste dans toutes les bouches. Elle pratiquait les maximes d'humilité, de patience et de charité qui n'étaient, pour la tante, que des prétextes de leçons à donner aux autres. Elle subissait sa vie froide et uniforme, comme la religieuse subit la règle de son couvent. La vie pour elle se bornait à cet horizon étroit et elle ne songeait pas à désirer pour sa beauté splendide plus de lumière, d'espace et de soleil.

J'éprouvai une sensation de joie inexprimable en apprenant qu'elle était pau-

vre, — et pour la première fois je songeai à remercier le ciel de m'avoir donné en partage cette richesse que tant d'hommes regardent comme la source du bonheur.

La vieille dame fréquentait assidûment l'église; or, pour voir ma jolie quêteuse, j'allais chaque jour, à la grande édification de mon tuteur, entendre et la messe et les vêpres.

Agenouillé près d'elle je passais de longues heures à la contempler en silence; chose bizarre! elle ne levait pas les yeux de dessus son missel, son voile couvrait chastement ses traits, elle priait avec une

ferveur et un recueillement exemplaires ; sa pensée semblait s'élancer tout entière vers le ciel ; elle restait immobile comme une statue et pourtant elle me voyait comme si ses yeux fussent restés attachés sur mon visage, car une rougeur charmante animait ses joues. Mystère inexplicable ! C'est ainsi que l'amour s'insinua dans ce cœur loyal et pur qui peut-être ne se fût pas laissé surprendre par un aveu hardi et passionné.

Lorsqu'après l'office Ulrique se disposait à suivre sa tante revêche, je m'approchais du bénitier afin de lui offrir l'eau bénite, imitant, sans m'en douter, l'usage un peu profane des amoureux d'Italie et

d'Espagne. Mon cœur battait en la voyant s'avancer et je devais ressembler à un criminel surpris en flagrant délit. Mais comment t'exprimer le bonheur que j'éprouvais rien qu'à effleurer ses jolis doigts tremblants comme les miens, rien qu'à la voir me sourire avec cette distraction hypocrite que l'amour enseigne aux plus naïves créatures. Que notre silence était éloquent et que nos yeux baissés à terre étaient radieux d'une félicité idéale!

Mais en femme prudente et ennemie de tout scandale, la tante d'Ulrique ne tarda pas à s'alarmer de ces vagues sourires qui ne pouvaient, dans son esprit, s'adresser aux saints martyrs peints sur les mu[illegible] d

l'église, de ces frôlements de main dont l'eau bénite était le prétexte, de ces prières ferventes accomplies à deux. Un jour elle m'attendit vaillamment sous le porche du temple et me supplia d'un air renfrogné, au nom du repos de sa nièce, de vouloir bien aller remplir mes devoirs religieux dans une autre paroisse.

Ulrique se tenait à côté d'elle, tressaillant de confusion et de honte, et cherchant, mais en vain, à l'entraîner sur la place. J'eus pitié de la pauvre enfant et je répondis en souriant :

— Je vous obéirais volontiers, madame, si je ne craignais de causer quel-

que chagrin à mon oncle Saint-Maxence, chanoine de cette église.

A cette révélation la dévote s'épanouit :

— Comment, dit-elle en essayant de donner une gracieuse expression à sa maussade figure, — vous êtes le jeune baron Tristan de *** ?

— Oui, madame, et mon oncle pourra vous rassurer complétement sur la pureté de mes intentions. Votre logis serait peut-être resté fermé au pauvre peintre. Puis-je espérer qu'il sera ouvert au riche et puissant baron ?

Ulrique paraissait souffrir de cette conversation. J'avais hâte de la terminer.

— Monseigneur, reprit la vieille avec majesté, l'alliance de ma nièce ne vous déshonorera pas ; elle est de bonne noblesse, et je ne lui aurais pas permis de se mésallier comme a fait son malheureux père.

— Oh ! madame! interrompit Ulrique, dont les yeux se remplirent de larmes, respectez la mémoire de ma mère ; elle a tant souffert ; elle m'a tant aimée ; ne jetez pas la pierre à cette sainte femme.

— C'était la fille d'un batelier après tout, ma mie, répliqua avec aigreur la vieille dame sans être émue du chagrin de sa nièce le moins du monde.

Je lui aurais certes volontiers tordu le cou en ce moment.

Pour ne pas attirer la curiosité des oisifs, nous nous étions mis en marche et je donnais le bras à l'excellente tante.

— Madame, dit doucement Ulrique, votre frère Rodolphe avait donné son nom à la fille du batelier.

— Parce qu'elle était belle et digne de servir de modèle aux peintres. Grand mérite en vérité ! mais Rodolphe n'avait pas demandé l'aveu de sa famille pour commettre cette folie, il s'est marié clandestinement, et s'il ne s'était pas sauvé à temps en Suède...

— Sauvé, madame, interrompit la jeune fille, c'est-à-dire qu'il est allé offrir son épée au roi de Suède et qu'il a honorablement servi le pays qui lui donnait asile.

— Oui; il a eu un bras emporté et n'a pas obtenu de pension, repartit sèchement la tante.

— Et alors ma mère l'a fait vivre de son travail, ajouta Ulrique avec vivacité; jusqu'à sa mort, le comte Rodolphe ne s'est pas douté de la misère qui nous accablait.

— La fille d'un batelier a l'habitude du travail, et cette nécessité ne devait

avoir rien de nouveau pour votre mère, ma nièce.

— Et pourtant, madame, la pauvre femme n'a jamais maudit la famille de son mari qu'une seule fois; ce fut le jour où elle me vit tomber toute enfant du bac de Zarnheim dans le fleuve.

— Dans le Rhin, m'écriai-je troublé d'une indéfinissable émotion, à Zarnheim! Oh! ce n'était donc pas un rêve! Et vous avez été sauvée...

— Par un chien qui disparut aussitôt, répondit la jeune fille en me regardant avec surprise. Que de fois ma mère m'a

raconté cette minute d'angoisse qui avait blanchi ses cheveux. Et que j'aurais aimé à caresser ce pauvre chien à qui je dois la vie!

— Ce chien est encore vivant, Ulrique, m'écriai-je. Voulez-vous le revoir ?

Elle tressaillit : — Comment savez-vous... murmura-t-elle tout émue.

— Si vous voulez voir le bon Pollux lécher vos mains, repris-je en souriant, il faut que vous consentiez à accepter mon nom et à devenir la maîtresse du château de mes pères, car ce chien m'appartient.

Ulrique me tendit sa main par un mouvement plein de tendresse et me dit : — J'étais bien sûre que nous n'étions pas étrangers l'un pour l'autre, car le jour de la quête, lorsque je levai les yeux sur vous, je vous reconnus, vous que je n'avais jamais vu.

— Et moi, Ulrique, je me demandais pourquoi je distinguais le bruit léger de vos pas parmi le bruit de la foule, le son de votre voix parmi ceux de vos compagnes, pourquoi je devinais votre place à l'église, dans l'ombre, comme si elle eût été éclairée par un rayon de soleil — et pourquoi, du fond du sanctuaire, je vous

entendais venir avant que vous eussiez franchi le porche de l'église.

Le regard par lequel Ulrique me répondit était un aveu. Je la quittai agité d'une véritable fièvre d'amour.

Dès-lors je vis chaque jour la belle orpheline, et trois mois après, je l'épousai avec l'agrément de mon tuteur le chanoine de Saint-Maxence.

Ce dernier avait persuadé à la vieille tante que cette union était le meilleur moyen de me convertir et de transformer le peintre un peu mondain en un artiste mystique et pieux.

Après mon mariage, je me lassai bientôt de la vie agitée et inféconde de la ville. Il me semblait que ma belle et chère Ulrique m'appartenait moins tant qu'elle restait exposée aux regards ardents de mes amis et de tous les godelureaux de Francfort.

Je voulais cacher mon trésor dans la solitude et le garder pour moi seul. Je craignais les rivaux; j'éprouvais une vague et inquiète jalousie de tous ces amusements frivoles qui pouvaient distraire l'esprit et peut-être le cœur de ma femme. Il m'était impossible en effet de surveiller le pauvre étudiant qui venait chanter sous sa fenêtre en demandant le denier

d'usage, le joueur de cornemuse qui faisait grimper son singe au balcon, la mendiante qui marmottait sa patenôtre en tendant la main, le galant gentilhomme qui lui enseignait une sarabande nouvelle.

Mon humeur s'aigrissait. Plus je trouvais Ulrique belle, douce et inaltérablement patiente, plus je m'entêtais dans une sorte de féroce et stupide jalousie. Si elle m'aimait davantage, elle ne supporterait pas si facilement mes injustes défiances, pensais-je. J'avais le bonheur dans ma main, et comme l'enfant capricieux qui brise son jouet, je me plaisais à l'anéantir.

Je sentais instinctivement ma faute et une honte secrète me poussait à l'aggraver encore. Je me créais mille fantômes : je me plaisais à douter de l'amour de cette noble créature et au fond j'y croyais aveuglément. Le païen ne ressent pas pour son idole, le nègre pour son fétiche, une adoration plus profonde que mon amour pour Ulrique. Celui qui m'eût dit : — elle ne t'aime pas! n'eût pas alors éveillé en mon âme le démon caché du doute; il m'eût fait pitié.

Oh! que le cœur de l'homme — et je parle des meilleurs, François — est vraiment immonde! que de scorpions venimeux s'agitent dans cette vase où éclosent

parfois des fleurs éclatantes comme le rubis et le diamant! Ne comprenai-je pas, misérable, que si Ulrique paraissait subir avec le calme de l'indifférence mes ombrages insolents, c'est qu'elle s'humiliait dans sa naïve et sincère modestie devant le riche et puissant seigneur qui l'avait épousée.

Plus elle s'efforçait d'ôter tout prétexte à mes inquiétudes et à mes soupçons, plus j'étais sourdement irrité contre elle. Je ressentais une honte singulière de livrer ainsi à sa commisération ou à son mépris les faiblesses puériles de mon âme. Je me révoltais contre cette force patiente et ten-

dre qui était si supérieure à ma débile nature d'artiste. Je me débattais et je mordais cruellement le joug pour me prouver à moi-même que j'étais fort.

J'en arrivai à parader devant Ulrique comme un fanfaron et un sot, — et pourtant je souffrais de jouer à ses yeux ce rôle qui devait lui paraître ridicule, car en moi il y avait deux hommes, le jaloux dont l'amour avait détraqué la cervelle et l'amant sincère qui se jetait aux pieds d'Ulrique en sanglotant quand il voyait la trace d'une larme au coin de sa paupière. Il me fallait une leçon pour m'arrêter dans ce chemin qui menait à la folie. Ce fut mon

bon ange qui se chargea de me la donner.

Un soir, en rentrant au logis, l'esprit brouillé de mauvaises pensées, je ne trouvai ma femme ni dans sa chambre, ni dans la salle commune. Je ne demandai pas aux servantes où elle était, car rien n'avait changé de place dans l'appartement ; sa quenouille semblait l'attendre. Sur sa chaise s'ouvraient ses ciseaux. Son missel enluminé, à fermoir d'or, était resté sur sa table. Je la cherchais machinalement comme l'enfant cherche sa mère absente, — et je croyais entendre à toute minute le frôlement de sa robe dans l'escalier.

Nul pressentiment fâcheux ne troublait ma sécurité. Je savais qu'Ulrique n'aurait jamais osé sortir de la maison sans moi à pareille heure. Cependant je finis par m'impatienter de la mine inquiète des servantes et j'appelai d'une voix brève : — Conrad! où êtes-vous?

Conrad était un de mes vassaux, bon et robuste garçon de mon âge, fils unique de ma nourrice Madeleine et que j'avais attaché en qualité de page, d'écuyer ou d'espion involontaire au service de ma femme. Sa gaîté un peu bruyante, sa naïveté crédule, son obéissance affectueuse lui avaient concilié l'amitié d'Ulrique qui souriait par-

fois de se voir suivre à l'église par ce page de six pieds de haut, aux yeux bleus et candides, aux cheveux blonds flottants et aux joues rouges comme des coquelicots. J'appelai donc Conrad à diverses reprises et d'un ton de plus en plus impérieux; mais le page ne répondit pas, — et une des servantes finit par m'avouer timidement qu'il était parti depuis deux heures avec sa maîtresse.

Ulrique, partie sans me prévenir, à cette heure! Je crus que j'allais devenir fou. Les diables de l'enfer m'auraient plongé et secoué dans leurs chaudières bouillantes que je n'eusse pas souffert de plus cuisan-

tes angoisses. J'errais comme un désespéré dans tous les recoins du logis; je cherchais Ulrique, j'invoquais son nom ainsi qu'on invoque Dieu dans un grand danger; je sanglotais et me tordais les bras. Je voulais seller mon cheval et partir, — mais pour quelle contrée inconnue? Pouvais-je courir les chemins au hasard — et d'ailleurs n'allait-elle pas revenir? Etait-il réellement possible qu'elle m'eût quitté, abandonné, renié, sans merci, sans regret, sans un mot d'adieu. Que lui avais-je fait? je l'aimais. C'était là tout mon crime. Et si elle était coupable, eût-elle choisi le fils de Madeleine pour complice! Ma tête s'y perdait. Je passai la nuit dans une crise fu-

rieuse, pire qu'une agonie. Je regardais les chambres vides, je touchais tous les objets qui l'avaient entourée, je baisais les colliers, les bracelets, les anneaux qui me semblaient conserver le parfum de son contact. Je passais ses bagues à mes doigts et je croyais sentir sa main étreindre doucement la mienne.

Au point du jour, mon délire tomba et fit place à une peur farouche du monde et du bruit. Je pensai aux railleries, aux consolations, aux étonnements, à la curiosité des indifférents, et mon cœur se glaça à l'idée de ce nouveau supplice. J'aspirai de nouveau à la retraite, à ma chère solitude

où j'aurais dû installer et enfermer mon bonheur au lieu de le gaspiller dans l'agitation de cette ville maudite. Je résolus de partir pour mon château au bord du Rhin; là seulement je pourrais pleurer sans être étouffé par mes larmes.

Dès que j'eus la force de monter à cheval, je quittai Francfort sans dire adieu à aucun des peintres mes compagnons et de mes nouveaux amis. Pendant toute la route je voyais distinctement flotter devant moi le fantôme d'Ulrique et, chose étrange, mon cœur se dilatait. Plus je me rapprochais du manoir paternel et plus je croyais me rapprocher de ma bien-aimée.

En dépit de moi-même, ma tristesse devenait moins amère. Déjà je m'accusais de mobilité et d'inconstance; je me demandais si mon amour se changeait en mépris ou s'évanouissait en fumée. Enfin j'arrivai le soir devant le vieux château. Quelle fut ma surprise! Les fenêtres étincelaient comme des étoiles sur la sombre façade. Je pressai le galop de mon cheval, et j'arrivai devant la grande porte où m'attendaient des vassaux armés de torches. Je reconnus la bonne figure de la vieille Madeleine. Dans la cour, Pollux se traîna au devant de moi et aboya d'une voix cassée. Conrad s'avança respectueusement pour me tenir l'étrier, et lorsque je levai

les yeux, je vis sur le perron Ulrique resplendissante de beauté, le regard brillant, le visage rayonnant d'un sourire divin et les bras tendus vers moi. Etait-ce un rêve! je chancelai comme un ivrogne et faillis tomber à terre en descendant de cheval, mais Conrad me prit dans ses bras musculeux et m'emporta au haut du perron en criant : — J'avais bien dit que le maître saurait retrouver notre chemin, madame !

J'embrassai Ulrique et lui demandai pourquoi elle m'avait fait subir une si cruelle épreuve : — Tristan, me répondit-elle, c'est ici seulement que tu sauras m'ai-

mer sans angoisse et sans douleur; c'est ici que tu croiras à mon amour et qu'il ne se changera pas en martyre pour ton cœur malheureusement aussi faible et aussi inquiet qu'il est tendre et dévoué. Tu n'aurais pas osé me demander de m'ensevelir dans cette solitude. C'est moi qui ai voulu t'y emprisonner et t'y garder, car moi aussi je suis jalouse.

Je ne répliquai rien, car je sentais la délicatesse exquise de cette leçon salutaire. Ulrique avait cherché elle-même un refuge contre ma jalousie et contre les distractions du monde dans le château tranquille gardé par les tombes de mes ancêtres.

Dans ce nid solitaire, dans cette saine atmosphère, mon cœur ne tarda pas à se calmer et à s'épurer. En voyant ma femme prendre au sérieux son rôle de châtelaine, diriger avec une grâce et une fermeté parfaites les travaux des serviteurs, veiller au bien-être de mes vassaux, devenir l'ange vigilant de mes domaines dont j'avais jusqu'alors négligé la surveillance,— je commençai à croire au bonheur, c'est à dire à cette sécurité profonde de l'âme qui résulte de l'accomplissement religieux de tous les devoirs de la vie.

Bientôt je devins père d'une charmante petite fille dont le visage semblait moulé

sur celui de ma chère Ulrique. Ce doux lien resserra encore les nœuds étroits de cette sympathie instinctive qui nous avait réunis. Nos lèvres se rencontraient sur le front tiède de l'enfant; quand elle dormait sur nos bras entrelacés qui lui formaient un berceau, nos mains se serraient dans une étreinte furtive et nos regards souriaient ensemble à son sommeil. Nous nous aimions dans notre petite fille, et nous l'aimions parce qu'elle était le symbole visible de notre amour.

Je vécus dix-huit mois heureux de cette félicité sereine et sans nuages qui fut tout à coup troublée par un événement singulier.

CHAPITRE DIXIÈME.

X

Pourquoi le baron Tristan prit à son service un homme qui n'était pas sorcier.

Depuis quelque temps la colère du ciel avait frappé nos montagnes et nos plaines. Une sécheresse extraordinaire avait brûlé les épis et crevassé la terre aride.

Tout brin d'herbe verte séchait et jaunissait. Une mortalité effrayante vidait les étables. Les bestiaux mouraient par troupeaux comme s'ils avaient bu des poisons invisibles. Des ouragans de grêle voilaient par instant le soleil incandescent et hachaient ce que la chaleur avait épargné. Un désordre inexplicable troublait les éléments. Le peuple s'agitait dans une inquiétude menaçante, les moines parlaient de la fin du monde comme d'une catastrophe prochaine et véritable, et la famine allongeait déjà plus d'un visage amaigri.

Notre évêque venait d'ordonner une

neuvaine pour implorer la cessation de cette sécheresse désastreuse, et j'avais voulu inaugurer cette neuvaine d'une façon solennelle en me rendant à l'église du village, éparpillé au pied du château, avec ma femme et tous mes serviteurs. La vieille Madeleine tenait dans ses bras ma petite Christine.

La cérémonie venait de commencer, lorsqu'elle fut interrompue par de grands cris qui s'élevaient de l'extérieur et nous vîmes tout à coup un homme de haute taille, maigre, aux cheveux et à la barbe rouges, entrer ou plutôt bondir dans le sanctuaire comme un cerf traqué par les

chasseurs, se traîner en chancelant au milieu d'une haie de fidèles épouvantés, et venir tomber éperdu à nos pieds, en criant : — Asile ! asile! asile !

Au même instant une meute de paysans accourut sur ses talons en remplissant l'église d'un tonnerre de malédictions et de clameurs furieuses. Les uns levaient en l'air leurs bâtons, d'autres leurs faulx de moissonneurs; les plus rapprochés frôlaient ses cheveux de la pointe de leurs couteaux luisants.

Ulrique, effrayée et surprise. étendit sa main sur la tête du misérable, comme

un bouclier, et cette sauve garde le préserva d'un coup mortel. Les yeux ardents des paysans fixés sur cet homme semblaient aspirer sa vie ; il osait à peine remuer sur la dalle, il se courbait, il se rapetissait, il eût voulu creuser la pierre avec ses ongles pour s'ouvrir un chemin, et enfin il resta immobile comme le cloporte qui sent le pied levé sur lui pour l'écraser.

Du regard j'interrogeai les vassaux. De tous les groupes jaillit le même cri : — C'est un sorcier ! c'est un jeteur de sorts !

Le malheureux se mit à trembler de

tout son corps et une sueur abondante ruissella sur son visage. Il osa me regarder pour savoir si j'allais l'abandonner ou si j'avais la volonté et la puissance de le sauver. Puis, avec cet instinct de la conservation, qui délie les esprits les plus grossiers, il rampa jusqu'aux pieds d'Ulrique et saisissant le bas de sa robe d'une main tremblante, la baisa avec l'humilité d'un chien qui lèche la main de son maître.

Mais mal lui en prit, car aussitôt Conrad qui poussait jusqu'à l'adoration son respect pour la châtelaine, qui la veillait comme un chien fidèle, repoussa violemment le fugitif du pommeau de son épée

et lui cria : — Ribaud, oses-tu bien toucher à notre dame et maîtresse? tu mériterais d'être fouetté par nos valets de chenil.

As-tu quelquefois vu, mon fils, un serpent aplati sous l'herbe, que cherche et que pique le bâton d'un berger? l'as-tu vu se dérouler et se redresser sur sa queue en dardant sur son adversaire une tête aux yeux sanglants, armée d'une langue venimeuse? Eh bien, le serpent n'est pas plus agile et plus terrible que ne le parut notre sorcier en bondissant sous l'outrage. Je crus qu'il allait mordre la croix de l'épée de Conrad ou la lui arracher pour se venger. Un éclair de haine jaillit

de ses yeux verdâtres comme ceux d'un chat. Puis toute cette tempête s'affaissa dans une défaillance nouvelle et il s'agenouilla devant moi en demandant humblement: — Justice, mon bon seigneur, justice!

— Justice! C'est ce que nous demandons tous, répliqua le page d'un air insultant.

— Arrière, Conrad, dis-je à ce dernier d'une voix sévère. Et me tournant vers les paysans: — Quel crime a donc commis cet homme? ajoutai-je.

— Il a jeté du poison dans les fontaines, crièrent une douzaine de voix.

Le suppliant laissa errer un sourire dé-

daigneux sur ses lèvres pâles. Une clameur terrible s'éleva dans les groupes.

— A mort l'empoisonneur! à mort le sorcier! à mort! Et les paysans l'entouraient de si près que leurs souffles lui brûlaient le visage, et comme une brise ardente soulevaient ses cheveux roux.

— Peux-tu te défendre contre cette accusation? demandai-je au misérable que je voyais greloter, accroupi contre mes genoux, comme s'il eût été transporté soudainement dans les steppes neigeuses de la Sibérie.

— Seigneur, mon doux et clément seigneur, bégaya-t-il, qu'on m'apporte de l'eau de toutes les fontaines du pays

et j'adjure le Dieu vivant que j'en boirai avec joie, car je meurs de soif et de chaleur.

Les paysans restèrent abasourdis à cette proposition aussi surprenante pour eux que logique pour moi. Je profitai de leur étonnement pour ordonner au fils de Madeleine d'aller remplir une gourde d'eau fraîche à la fontaine du village.

La gourde passa de main en main avec une rapidité incroyable comme s'il se fût agi d'un seau destiné à combattre l'incendie, — et revint bientôt pleine à déborder.

Conrad, sur un signe de moi, s'avança vers le prétendu sorcier et porta la gourde

à ses lèvres non sans une visible répugnance. Il s'attendait sans doute à voir des flammes jaillir de la bouche de l'impie et le consumer, mais il éprouva le plus complet désappointement.

Le fugitif vida la gourde avec avidité ; puis son visage reprit une expression calme et narquoise qui, dans la circonstance, pouvait passer pour une bravade muette. — Si cette eau est empoisonnée, ne pus-je m'empêcher de dire en souriant, car je ne partageais pas les brutales superstitions de cette plèbe, — elle donne au moins au chrétien qui en a bu le temps de recommander son âme à Dieu.

Les vassaux n'osèrent rien répliquer à leur maître ; mais sans doute ma réflexion leur parut entachée de sacrilége et Conrad s'empressa de dire :

— En supposant que ce ribaud ne soit pas un empoisonneur, et qui oserait en jurer ! je le défie de me prouver qu'il n'est pas sorcier.

— La preuve est pourtant facile, repartit hardiment le malheureux. Faites-moi seulement passage jusqu'à l'autel et vous verrez !

Je jetai un regard impérieux aux paysans ; leurs rangs s'ouvrirent et ils formèrent deux haies entre lesquelles le sorcier se traîna sur ses genoux jusqu'aux

marches de l'estrade. Là il se releva, monta à l'autel et étreignant dans ses grands bras maigres le haut crucifix d'argent, don de mes ancêtres, il s'écria : — Venez ici, mes frères, venez donc, fidèles serviteurs, m'arracher à ce divin sauveur ! Si je suis un sorcier, si le démon rugit en moi, je n'invoquerais pas la protection de notre seigneur Jésus-Christ, car cette croix tomberait sur moi et m'écraserait pour me punir de mon sacrilège !

Puis il imprima ses lèvres sur les pieds cloués du Christ et ajouta : — Est-ce un impie qui oserait baiser ces plaies céles-

tes ? Non, car elles sécheraient sa langue comme un fer rouge.

Je n'étais pas très édifié, à vrai dire, de cette scène, qui me semblait bien jouée, mais assez peu naturelle, car le visage du faux sorcier ne portait pas l'empreinte d'une conviction religieuse très sincère. Quant aux paysans, la plupart furent ébranlés par la solennité de cette invocation religieuse. Cependant quelques-uns qui avaient fait la guerre et couru le monde paraissaient moins disposés à lâcher leur proie.

— Quel est ton nom, ton pays, ton métier ? demandai-je alors au fugitif pour brusquer le dénoûment en sa faveur.

— Je suis un enfant de la grand'ville, messire baron, s'écria le drôle, j'ai nom Jean-le-Rebouteur; je suis le plus habile guérisseur de bestiaux du monde et le plus adroit redresseur de bras et de jambes cassés; je fais marcher les culs-de-jatte, voir les aveugles et entendre les sourds, tout cela avec la permission de messeigneurs les évêques et la bénédiction de notre saint Père le Pape.

La joviale impudence du ribaud me parut plaisante et me convainquit mieux que tous les serments de son innocence. Son crime était sans doute de n'avoir pu empêcher la mort d'une vache atteinte de l'épidémie régnante et d'avoir attiré

les soupçons, comme étranger, en traversant ce pays désolé par tant de maux.

Je voyais que ma chère Ulrique était péniblement affectée de cet incident singulier, et me tournant vers l'autel : —

— Que nul ne touche à cet homme, dis-je sévèrement, et j'ajoutai en m'adressant à lui : — Tu peux maintenant partir sans crainte et monter au château, où tu trouveras le pain et le sel.

Mais le pauvre diable ne bougea pas ; il jeta des regards louches autour de lui ; quelques paysans avaient déjà disparu de l'église et il était présumable qu'une fois éloigné de notre présence, le faux sorcier aurait encore à compter avec les cou-

teaux, les faulx et les poings de nos grossiers vassaux.

Conrad le regardait avec un sourire méprisant, comme s'il l'accusait de lâcheté dans le fond de son âme.

— Marche devant le rebouteur, dis-je au fils de Madeleine, et montre-lui le chemin.

Le page tressaillit : — Quitter ma maîtresse pour garder ce misérable, grommela-t-il entre ses dents.

Le suppliant se pencha vers moi : — Vous me confiez à ce garçon de mauvaise volonté, seigneur, dit-il à voix basse; mais pourra-t-il à lui seul et voudra-t-il

me défendre ? Il suffit d'un coup de faulx ou de pierre pour m'abattre, songez-y !

Je haussai les épaules.

— Peut-être Conrad serait-il en effet impuissant à vous sauver, répondis-je; mais un enfant sera sans doute un protecteur plus sûr et plus loyal.

En même temps je pris ma petite fille des bras de Madeleine et je la tendis au rebouteur qui s'arma avec un transport de joie de ce gage précieux de salut.

Ulrique poussa un cri désespéré quand elle vit l'enfant se débattre en pleurant dans les mains de cet homme, et me demanda d'une voix altérée : — Es-tu fou,

Tristan? Risquer la vie de ta fille pour sauver cet insolent ribaud!

— Ce ribaud est mon hôte à cette heure, madame. Gardez l'enfant, hardi compagnon; ce sera pour vous un plus solide bouclier que le crucifix même.

Ulrique se tut, mais son regard effaré ne quittait pas sa petite fille dont les joues roses avait blêmi, comme la fleur surprise par une gélée d'avril, et je sentis tressaillir sa main brûlante dans la mienne. Les paysans avaient assisté à cette scène avec une sorte de consternation farouche et stupide, mais ils étaient restés silencieux.

Le terrible sorcier descendit alors les marches de l'autel la tête haute, traversa

l'église et disparut, suivi de Conrad, au milieu des sourdes menaces de la foule sans que nul osât traduire sa colère en violences, par respect pour cet enfant dont la mère était l'ange gardien des pauvres gens.

Dieu exauça les vœux et les prières de la neuvaine. Des pluies abondantes mouillèrent nos plaines et rafraîchirent l'atmosphère. Les paysans attribuèrent ce résultat à ce qu'ils appelaient la conversion du sorcier.

Je pris ce dernier à mon service, parce que son intelligence et son dédain des superstitions vulgaires m'avaient plu; et puis Conrad était devenu si complètement le

serviteur intime et familier de ma femme, que je crus avoir besoin d'un homme attaché par un dévoûment absolu à mon service. J'aimais Jean le rebouteur parce que je l'avais sauvé et que sa reconnaissance m'était due.

A partir de ce jour notre bonheur se voila d'une ombre bien légère, qui s'épaissit de plus en plus. Ulrique ne put cacher une aversion instinctive pour mon protégé, aversion que j'attribuai à la malveillance de Conrad. A tout propos des rixes violentes divisaient les deux favoris et troublaient jusqu'au scandale la tranquillité et l'ordre intérieur du château. Je donnais presque toujours tort au bouil-

lant fils de Madeleine, mais il m'était difficile de refuser sa grâce aux prières d'Ulrique. Ces luttes puériles aigrissaient peu à peu les heures de loisir où nous avions la douce habitude, ma bien-aimée et moi, de nous réjouir de la félicité que Dieu nous avait faite...

Cependant un jour vint où je crus devoir ne pas jouer le bonheur et le repos de ma vie en faveur d'un inconnu qui ne méritait peut-être pas toute la confiance que je lui prodiguais.

Je t'ai dit combien Ulrique était bonne et douce envers les plus humbles. Elle servait Dieu en secourant les affligés et les souffrants beaucoup mieux que la

nonne priant sous le cilice dans une cellule.

Or un jour d'hiver, comme la bise du nord mollissait et que je craignais la fonte prochaine des neiges, je voulus chasser les loups qui faisaient grand ravage dans le pays. Je partis avec Conrad, qui connaissait à merveille les sentiers et les traces, mais qui m'accompagnait à regret parce que sa vieille mère était gravement malade et je laissai Jean-le-Roux au château pour éviter toute rixe.

Ma chasse ne fut pas heureuse ; les loups mirent la meute sur les dents ; nous les voyions courir par bandes devant nous, disparaître, quand nous approchions, dans des terriers invisibles et peu après hurler

lamentablement à la croupe de nos chevaux. Conrad tressaillait et se signait en entendant ces abois sinistres, et il disait à voix basse : — C'est signe de mort! maître, retournons au château ! — Je haussais les épaules, je le traitais de poltron, et je m'entêtais à poursuivre les bêtes maudites.

Je remarquai bientôt un vieux loup qui semblait me narguer; dès qu'il avait obtenu une avance médiocre, il s'asseyait sur sa queue, me regardait avec ses yeux jaunes tachetés de sang et me montrait des dents qui riaient de ma chasse impuissante. Quand je croyais l'atteindre, il franchissait d'un bond énorme quelque ravin et se mettait à l'abri. Je m'échauffai

si bien à sa poursuite que je laissai peu à peu derrière moi mes compagnons et mes chiens.

Cependant le dégel avait soudainement changé l'aspect du paysage autour de moi. Les arbres brillants de neige laissaient dégoutter des larmes de leur branchages maigres, nus et noirs. Les plaines blanches se fondaient en étangs ; les neiges ruisselaient avec la fougue des torrents du haut des collines. Enfin mon cheval s'abattit dans une clairière perfide comme une mare de vase, et aussitôt je vis un cercle de loups affamés onduler autour de ce cadavre palpitant que je leur abandonnai, en essayant de me retirer de

la vase, le couteau de chasse d'une main et le pistolet de l'autre. Les loups, acharnés à leur proie, m'oublièrent volontiers, et j'espérais être bientôt hors de danger, lorsque j'entendis derrière moi un sourd clapotement. Je me retournai et je vis briller les yeux sinistres du rusé compère qui m'avait attiré dans ce guet-apens. Je me crus perdu. Je tirai précipitamment un coup de pistolet et je lui cassai une patte ; mais il continua d'avancer en grinçant des dents. Je voulus me jeter sur lui et enfoncer mon couteau de chasse dans sa gorge, mais je glissai et restai enseveli dans la boue. Je recommandai alors mon âme à Dieu et regrettai de mourir sans

embrasser Ulrique. Je sentis le souffle chaud et infect du vieux loup qui me flairait au visage, et au même instant il me sembla voir passer une ombre devant mes yeux hagards.

C'était Conrad qui me rejoignait au galop. Du pommeau de son épée, il fendit la tête à mon adversaire victorieux, sauta à bas de son cheval, m'enleva dans ses bras comme un enfant, m'assit sur sa selle et cinglant d'un coup de fouet la croupe de la bête frissonnante, il me cria: — Que Dieu vous garde, maître! et priez-le pour moi.

Je fus bientôt hors de vue, sans avoir, pour ainsi dire, conscience de ce qui venait de se passer, mais poursuivi toujours

par les hurlements affreux des loups, qui se disputaient peut-être une nouvelle proie. La nuit tombait, nuit sans étoiles et sans lune, noire comme le charbon, chargée de vents humides et de brouillards opaques. Pendant plusieurs heures, j'errai à la volonté de mon cheval, que l'instinct préservait des ravins et des marais. Enfin je vis trembloter au loin, dans cette ombre épaisse, une lueur rougeâtre.

Je respirai plus librement. Etait-ce la hutte d'un charbonnier de la forêt, la maison d'un garde ou la retraite nocturne de quelque braconnier, c'est ce qu'il me fallait savoir avant de me risquer à demander l'hospitalité à cette hôtellerie du

hasard. Le cheval de Conrad avait senti sa vigueur renaître et il se dirigeait vers le point lumineux avec une rapidité singulière; mais je l'arrêtai court, je l'attachai par la bride à un arbre, et je m'avançai doucement vers ce gîte inespéré, pour ne pas éveiller les abois des chiens. La terre détrempée par le dégel amortissait le bruit de mes pas.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Fontainebleau. — Imprimerie de Jacquin.